

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1908-1909. — N° 49

D U
TEMPÉRAMENT CRIMINEL

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 21 Décembre 1908

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

G. Ludovic BEAUFORT

Né le 12 février 1886 à la Souterraine (Creuse).

Elève à l'Ecole du Service de Santé Militaire.



LYON

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL. 4

—
Décembre 1908



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1908-1909. — N° 49

DU
TEMPÉRAMENT CRIMINEL

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 21 Décembre 1908

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

G. Ludovic BEAUFORT

Né le 12 février 1886 à la Souterraine (Creuse).

Elève à l'Ecole du Service de Santé Militaire.



LYON

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

Décembre 1908

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ DOYEN.
J. COURMONT ASSESSEUR.

DOYEN HONORAIRE : M. LORTET

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CHAUVEAU, AUGAGNEUR, MONOYER, BONDET, MAYET, SOULIER, TRIPIER

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. LÉPINE
Cliniques chirurgicales	TEISSIER
Clinique obstétricale et Accouchements	BARD
Clinique ophtalmologique	PONCET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JABOULAY
Clinique des maladies mentales	FABRE
Clinique des maladies des enfants	ROLLET
Clinique des maladies des femmes	NICOLAS
Physique médicale	PIERRET
Chimie médicale et pharmaceutique	WEILL
Chimie organique et Toxicologie	POLLOSSON (A.)
Matière médicale et Botanique	X...
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	HUGOUNENQ
Anatomie	CAZENEUVE
Anatomie générale et Histologie	BEAUVISAGE
Physiologie	GUIART
Pathologie interne	TESTUT
Pathologie et Thérapeutique générales	RENAUT
Anatomie pathologique	MORAT
Médecine opératoire	ROQUE
Médecine expérimentale et comparée	COLLET
Médecine légale	PAVIOT
Hygiène	POLLOSSON (M.)
Thérapeutique	ARLOING
Pharmacologie	LACASSAGNE
	COURMONT (J.)
	PIC
	FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Physiologie, cours complémentaire	MM. DOYON
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS
Pathologie externe	VALLAS,

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Maladies des voies urinaires	MM. ROCHET.	agrégué
Propédeutique chirurgicale	BÉRARD,	—
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Chirurgie infantile	NOVE-JOSSERAND,	ag.
Hygiène administrative	LESIEUR,	—
Accouchements	COMMANDEUR	—
Matière médicale	MOREAU	—
Embryologie	REGAUD,	—
Anatomie topographique	PATEL	—

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
BARRAL	REGAUD	J. LEPINE	NOGIER
SAMBUC	COMMANDEUR	LESIEUR	MOUNEYRAT
COURMONT (P.)	GAYET	Etienne MARTIN	LATARGET, ch..
CHATIN	MOREL	CAVAILLON	BÉRIEL, ch..
VILLARD	NEVEU-LEMAIRE	LAROYENNE	
TIXIER	PATEL	VORON	

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. LACASSAGNE, *Président*; LANNOIS, *Assesseur*;

MM. LÉPINE (J.) et Étienne MARTIN, *Agrégés*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

*Ils ont été mes premiers maîtres, m'ont
consacré tous leurs efforts et aplani
bien des difficultés. Je leur dédie ce
modeste travail, faible gage de ma
profonde affection, et de ma recon-
naissance.*

A MES PARENTS — A MES AMIS

A mon Maître et Président de Thèse :

MONSIEUR LE PROFESSEUR LACASSAGNE

Professeur de Médecine légale à l'Université de Lyon,
Officier de la Légion d'honneur.

A M. LE PROFESSEUR-AGRÉGÉ ÉTIENNE MARTIN

Chef des travaux de Médecine légale.

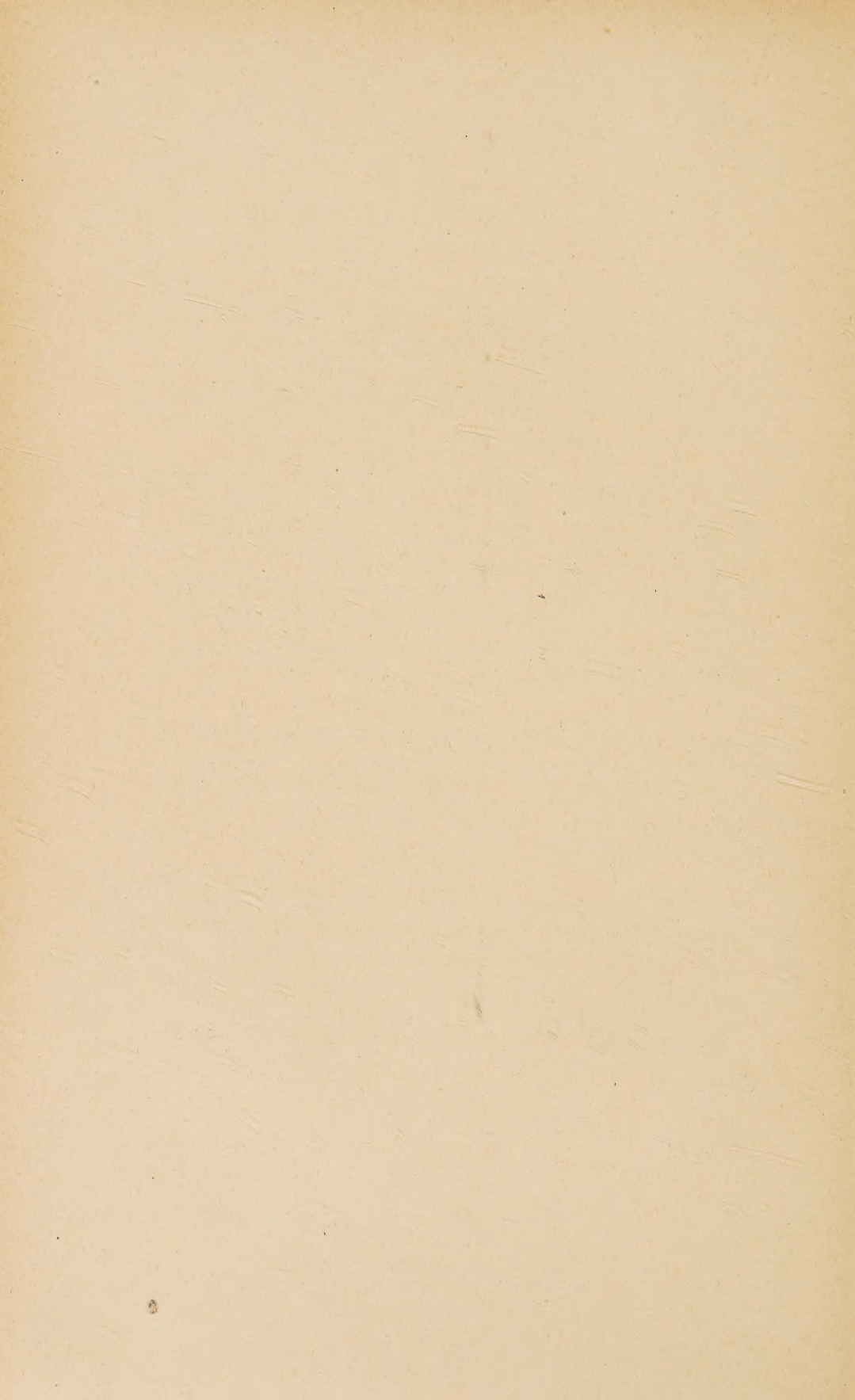
A MES MAÎTRES CIVILS ET MILITAIRES

Arrivé au terme de nos études médicales, nous nous faisons un devoir d'adresser à tous ceux qui ont contribué à notre instruction, qui nous ont aidé dans nos études ou nous ont témoigné de l'intérêt, l'hommage de notre reconnaissance.

M. le professeur LACASSAGNE a bien voulu, il y a plus d'un an, nous attacher à son Laboratoire. Son bienveillant accueil, ses causeries instructives et familières, son enseignement si clair et si précis, commandent ici l'expression de nos remerciements et de notre respectueuse gratitude, sans que nous nous croyons libéré, par quelques phrases banales, de la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers lui.

M. le D^r Etienne MARTIN, professeur agrégé, nous a inspiré cette étude et ne nous a ménagé ni son temps ni ses conseils. Il nous a toujours témoigné une grande bienveillance et nous lui adressons nos plus vifs remerciements pour tout ce qu'il a fait pour nous.

Nous voudrions aussi exprimer à notre camarade le le D^r TARTAVEZ, l'amitié profonde qui, au cours de ces trois années, nous a unis dans nos études et dans nos plaisirs; nous regrettons vivement que les circonstances nous séparent bientôt de notre ami, et espérons qu'un jour, elles nous permettront de faire revivre avec lui d'inoubliables souvenirs,



PRÉFACE

C'est au cours des instructives leçons de « clinique carcérale », instituées par M. le professeur Lacassagne à la Prison Saint-Paul, et professées par M. le Dr Etienne Martin, agrégé, que nous fut inspirée par lui l'idée de cette étude. Dans ces cliniques que nous avons suivies assidûment, ont défilé sous nos yeux des antisociaux d'allure très disparate, dont M. le professeur agrégé Etienne Martin, en quelques mots, nous présentait le type, dégagé des caractères grossiers qui nous frappaient à première vue. Il insistait beaucoup sur le fonds de « débilité morale » de tous ces sujets et sur l'intégrité relative de leurs facultés intellectuelles ; il mettait en relief, pour chacun, les tares héréditaires qui avaient créé cette perturbation dynamique originale du sens moral ; il recherchait enfin devant nous les causes secondes soit pathologiques, soit sociologiques qui avaient provoqué les manifestations criminelles. Etonné d'abord, de la formule générale qu'il en donnait, et, il faut bien l'avouer, un peu sceptique, chaque leçon a vu disparaître quelques-unes de nos

secrètes objections, quelques-unes de nos hésitations. Nous n'en avons plus aujourd'hui et nous avons essayé dans ce modeste travail, de présenter les considérations générales qui sont, croyons-nous, en faveur de l'existence d'un « tempérament criminel » caractérisé par de la « débilité morale ». A la suite de nos observations et de nos lectures, c'est pour nous plus qu'une impression, c'est une conviction. Hâtons-nous de dire que les éléments nécessaires à son édification ont été bien plus que le résultat de nos recherches, celui de l'expérience personnelle de M. le professeur agrégé Etienne Martin, de son enseignement et de ses conseils.

DU TEMPÉRAMENT CRIMINEL

INTRODUCTION

M. le professeur agrégé Etienne Martin dans un discours qu'il prononçait à la Société d'Anthropologie de Lyon, le 7 janvier 1905, disait :

« Il y a dans le phénomène social qu'on appelle la criminalité quelque chose de bien spécial. Il se répète constamment dans tous les temps, dans tous les lieux avec un déterminisme que ne sont arrivés à modifier ni les pénalités les plus sévères, ni les exemples les plus terribles... De ces constatations il résulte que la peine est inefficace à modifier le criminel parce que c'est un être spécial, entraîné par une sorte de fatalité organique à devenir un révolté, un insensible moralement parlant, un idiot moral dans beaucoup de cas, en un mot un antisocial. »

C'est lentement, progressivement que s'est établie cette conception du criminel. A son origine sont les recherches de Gall qui spécifiait un territoire spécial à la cruauté, de Lauvergne qui localisait dans le cer-

velet un centre du penchant criminel ; ce sont aussi les études psychologiques de Ferrus, de Lucas auquel on doit d'abondants documents sur l'hérédité du crime.

Morel dans son *Traité des dégénérescences*, décrit des anomalies morales, accompagnées de malformations physiques et le portrait qu'il donne de tels états se rapproche singulièrement du « criminel-né » de l'école italienne. Despine consacre une longue étude aux criminels ; ses conclusions sont confirmées par Bruce Thompson, médecin de la prison de Perth, par Hill inspecteur des prisons, par le professeur Lycock d'Edimbourg. Maudsley fixe encore en des termes plus précis la caractéristique psychologique du criminel.

A tous ces observateurs remarquables le délinquant apparaissait donc déjà comme un être spécial, mais il faut reconnaître à Lombroso et à son Ecole le considérable mérite d'avoir, les premiers, essayé de déterminer la nature particulière des criminels et d'en rechercher la genèse. Les auteurs italiens ont établi qu'il existe chez ces malheureux un particularisme des centres nerveux, qui traduit le tempérament criminel, et qui, pour eux, serait la résultante de conditions anatomiques et physiologiques. L'ensemble de ces conditions constituerait le type physique du criminel.

Toutes les observations, faites tant en France qu'à l'étranger, n'ont pas confirmé l'existence d'un type anatomique et physiologique. Nous croyons, pour notre part, avec la plupart des médecins et anthropologistes qu'une pareille fatalité organique n'existe pas. Aucune concordance n'est à établir entre les stigmates physiques et l'état psychique des délinquants, pas plus

qu'en aliénation mentale, la constatation des signes anatomiques ne permet de conclure à un état de dégénérescence mentale. Mais nous nous sommes demandé si la conception du tempérament criminel ne concorde pas avec les données de l'observation; si, chez l'antisocial, on ne trouve pas dans le domaine de l'affectivité des troubles primitifs analogues à ceux qu'on décrit dans les facultés intellectuelles des prédisposés à l'aliénation. Maudsley ne parlait-il pas d'un « tempérament fou? »

Si ces anomalies morales originelles existent vraiment, nous sommes loin de prétendre que le sujet qui les offrira sera fatalement voué au crime, dès sa naissance. Non, c'est une question de degré, c'est aussi une question de causes secondes.

Mais il est bien évident qu'un tel sujet, sous l'influence de conditions données, présentera des réactions sociales particulières, adéquates à son tempérament, qui se distingueront notablement de celles offertes en pareil cas, par la moyenne de ses semblables. Cette « manière d'être » morale, spéciale, inhérente à chacun, et qui crée en partie son individualité, pourrait être comparée à un prisme qui, pour un même rayon incident, produit des déviations différentes suivant son angle et son indice de réfraction. De même que la déviation est en rapport avec l'incidence du rayon, la valeur de l'angle et de l'indice, de même la réaction individuelle tient à la nature et l'intensité de l'excitation, de même elle dépend de la « manière d'être » physiologique du sujet.

Et l'on s'aperçoit vite qu'il est bien difficile d'établir

une limite entre le moment où une réaction est antisociale et celui où elle ne l'est plus, et qu'on est obligé de se baser, dans cette appréciation, sur une moyenne imprécise et mal définie.

L'observation ne nous montre-t-elle pas, en pathologie, que chacun se comporte différemment dans des conditions nocives, cependant identiques, et fait sa maladie d'une façon spéciale, tenant à son individualité? C'est à la lumière des données physiologiques et médicales, tant dans le domaine des centres nerveux que des autres systèmes organiques, que l'on doit, croyons-nous, examiner les anomalies psychiques du criminel qui décèlent sa « manière de réagir »; c'est aussi dans de tels exemples qu'on doit puiser les notions propres à en expliquer la genèse.

La pathologie générale, en effet, nous enseigne qu'il est fréquent de voir cette diversité d'effets produits par les mêmes causes, agissant dans les mêmes conditions. Elle nous apprend qu'on doit tenir grand compte du facteur individuel et considérer non seulement la graine, mais aussi le terrain. Les exemples sont nombreux de maladies à installation fatale, à progression inéluctable, malgré l'hygiène, malgré les soins, en dépit des conditions extérieures les moins favorables à leur développement.

N'est-il pas possible de mettre en parallèle, d'une part, quelques-uns de ces états morbides où le terrain joue un rôle primordial et dont l'éclosion, la marche, se font avec un déterminisme rigoureux, et, d'autre part, les particularités évolutives, les phénomènes anormaux constants qu'offrent à l'observateur les ma-

nifestations de la criminalité? Peut-on, d'une telle comparaison, tirer quelques déductions intéressantes? C'est ce que, dans une première partie de cette étude, nous avons essayé d'établir après avoir préalablement spécifié quelle valeur on doit donner au terme tempérament et exposé brièvement le rôle de l'hérédité dans son édification.

On constate des tendances au crime dans un grand nombre d'états pathologiques; elles se retrouvent avec une grande fréquence chez les aliénés, les épileptiques, les alcooliques. Ces manifestations antisociales sont-elles la conséquence directe de la maladie? Est-ce l'aliénation, l'épilepsie seules qui les ont déterminées, ou ne faut-il pas faire intervenir ici un autre facteur, personnel, qui dirige dans un sens donné, le mode réactionnel de l'organisme. En d'autres termes, l'aliéné, l'épileptique, sont-ils devenus criminels par le seul fait de leur maladie ou bien parce qu'ils présentaient un dynamisme nerveux tel que la réaction nécessaire était le crime!

Ce problème a fait l'objet de la deuxième partie de ce travail. Il était utile, croyons-nous, et intéressant de le soulever afin d'en susciter la solution.

PREMIÈRE PARTIE

§ 1. — LE TEMPÉRAMENT. DÉFINITION. RÔLE DE L'HÉRÉDITÉ

Que doit-on entendre par le mot tempérament? Il est peu de termes qui aient donné lieu à des définitions aussi variées, qui aient été employés pour désigner des états aussi différents. Il semble que ce soit là une notion confuse, d'une extraordinaire indécision qui fuit et s'efface de plus en plus à mesure qu'on veut la préciser et dont il est imprudent de se servir bien qu'on la rencontre à chaque instant sous la plume des médecins et des psychologues. Tous, il est vrai, spécifient préalablement quelle valeur ils donnent à ce terme; le plus souvent se rattachent-ils à telle ou telle définition qui convient le mieux à ce qu'ils se proposent de démontrer.

Nous ne voulons pas retracer ici l'histoire du tempérament, en interpréter le contenu, en comparer les nombreuses classifications depuis Hippocrate jusqu'à nos jours.

M. Ribéry a dit récemment: « Le tempérament est ce qui crée l'individualité physiologique », et il ajoute que la confusion provient surtout de ce qu'on identifie des notions proches (constitution, prédisposition) et aussi

parce que chacun considère ce terme suivant ses préoccupations spéciales. Cette définition purement nominale il est vrai, ne supporte pas de contestations. Faut-il rechercher la raison de cette individualité dans l'état qualitatif et quantitatif des humeurs (Hippocrate, Galien), dans la texture des solides (Stahl)? Muller montre qu'il faut surtout tenir compte d'une dose plus ou moins forte d'irritabilité propre.

Hallé et Thomas voient partout des prédominances organiques bien localisées (craniens, thoraciques, abdominaux.)

Cabanis fait entrer en ligne de compte la structure du système nerveux et insiste particulièrement sur le développement relatif des organes qui envoient leurs impressions à cet appareil. Zimmermann, Bordeu, Pinel, émettent des opinions analogues.

Henle établit sa théorie du ton nerveux « aptitude particulière à être ébranlé et à réagir avec plus ou moins d'intensité. »¹

Wundt essaye de prouver que les différences portent sur l'énergie et la rapidité de succession des vibrations nerveuses.

Mario Pilo fait dépendre le tempérament de la composition et de la chaleur du sang; Fouillée en fait une question d'intégration et de désintégration cellulaire.

Faut-il voir encore dans le tempérament « le centre de gravité de toutes les activités organiques et fonction-

¹ De même Seeland (Congrès d'anthropol. crimin. de 1892) « le tempérament dépend de la façon dont le système nerveux reçoit les excitations extérieures et intérieures », nous ajouterons aussi de la façon dont il réagit à ces excitations (Ribéry, *Revue philosoph.*, 1906).

nelles ? » (*Dictionn. de Médecine et de Chirurgie de Jaccoud.*)

« Le résultat général pour l'organisme de la prédominance d'action d'un organe ou d'un système ? » (*Dict. de Médecine de Robin et Littré.*)

« L'énergie du ressort vital ou du ton nerveux ? » (*Letourneau, Physiologie des passions.*)

Il faudrait, semble-t-il, en revenir au mot de Maudsley, « c'est un symbole représentant des quantités inconnues ».

M. Bouchard en a donné une interprétation à peu près généralement admise et qui montre nettement la distinction nécessaire entre le tempérament, la constitution, la prédisposition.

« Le tempérament, dit-il, c'est tout ce qui concerne les variations individuelles de l'activité nutritive et fonctionnelle. Et comme pour un même organisme ou un même élément, l'intensité de la vie et du fonctionnement se lie à l'intensité des transformations de la matière, le tempérament c'est tout ce qui concerne les variations individuelles dans l'intensité des métamorphoses de la matière vivante. Le tempérament a donc trait à l'activité de l'organisme; il est une caractéristique dynamique¹. »

La constitution est, d'après lui, « tout ce qui concerne les variations individuelles dans la charpente et dans l'architecture du corps, dans la proportion des organes,

¹ Le tempérament physique et psychique de chaque individu constitue un symptôme de conditions normales et relativement stables qui le prédisposent à éprouver avec plus ou moins de force, sensations, sentiments, émotions. Il constitue ce qu'on pourrait appeler l'état dynamique du sujet.

des appareils, de l'organisme entier, dans l'adaptation physique de chaque partie à sa fonction. La constitution a donc trait à la structure du corps, elle est une caractéristique statique ».

Le tempérament et la constitution développent en grande partie la prédisposition, c'est-à-dire la tendance générale plus ou moins marquée à contracter ou à éviter telle ou telle forme pathologique, mais elle comprend aussi d'autres influences multiples réunies sous le nom de causes prédisposantes.

Il y a évidemment des rapports très étroits entre ces trois états, car les différents systèmes organiques se commandent ; mais la distinction établie par M. Bouchard paraît suffisamment nette pour nous permettre d'employer ces termes sans l'appréhension de de nous voir mal compris.

Le tempérament est fonction de l'hérédité, non pas exclusivement, car de la définition même que M. Bouchard en a donné, il résulte qu'il n'est pas immuable, les progrès de l'âge, les maladies, le genre de vie, l'hygiène peuvent le modifier. Mais ces causes modificatrices sont, en réalité, accessoires. Elle portent sur un fonds commun créé par l'hérédité, au point qu'on a dit : « Le plus souvent le tempérament est une manière d'être de l'organisme transmise par les parents ». On a dit aussi qu'il était la prédisposition innée. Chacun, en effet, apporte en naissant un dynamisme spécial de ses cellules, qui domine toute sa vie physiologique et pathologique¹ ; et, si on s'est attaché aux caractères

¹ Le tempérament est comme une destinée interne qui impose

morphologiques, c'est-à-dire à la statique transmise par l'hérédité, c'est que cette transmission apparaît beaucoup plus évidente, tandis qu'il faut souvent la rechercher en ce qui concerne le tempérament.

Cet état dynamique particulier de la cellule peut toucher un appareil unique et se présenter de telle sorte que, fatalement, inéluctablement, les éléments ainsi atteints auront une évolution déterminée quelles que soient les conditions dans lesquelles ils se trouveront placés. C'est là la caractéristique des maladies dites familiales. Mais il peut aussi être tel qu'il crée un état de débilité cellulaire manifestée par des troubles fonctionnels sous l'influence de causes très légères qui n'apportent aucune modification sensible chez des sujets normaux.

Sir Dyce Duckwort, dans une conférence récente à la Faculté de médecine de Paris, rétablissait la valeur primordiale, dans chaque maladie, du facteur personnel quelque peu délaissé dans les théories modernes ; celui-ci représente le terrain, il crée un mode spécial de réaction cellulaires aux causes toxiques ou infectieuses.

Mais c'est en étudiant l'hérédité nerveuse et en observant les innombrables anomalies statiques et surtout dynamiques créées par elle qu'on a pu établir l'importance capitale de ce facteur étiologique et dire, avec cependant un peu d'exagération : « L'homme est tout entier dans les langes de son berceau. »

MM. Mairet et Ardin-Delteil ont récemment étudié une orientation déterminée aux fonctions d'un être vivant (Fouillée, *Tempérament et caractère*).

d'une façon très complète cette hérédité nerveuse et ses manifestations. Au fond de toute prédisposition, disent-ils, entrent, en proportions très variables, deux éléments cardinaux : l'arrêt de développement psychique et l'émotivité. Quant aux conditions premières de ces modifications, ce sont, pour l'émotivité, une « irritabilité anormale » qui repose sur un vice de fonctionnement et probablement sur un vice de constitution cellulaire. En ce qui concerne les arrêts de développement, on peut bien, ajoutent-ils, montrer qu'ils dérivent d'altérations primitives ou secondaires de la cellule nerveuse ; mais les manifestations fonctionnelles sont surtout importantes à considérer et leur substratum anatomique nous échappe.

A côté de la prédisposition avec déviation fonctionnelle apparente, ils placent la prédisposition latente sans stigmates appréciables. Dans celle-ci, comme dans celle-là, il existe des troubles dynamiques cellulaires, mais ils ne se manifesteront qu'à l'heure voulue, par la rencontre de circonstances favorables, sous l'influence de causes précises. C'est, disent-ils, de « l'irritabilité potentielle¹ ».

¹ « Une des raisons qui ont fait longtemps négliger la théorie des caractères, c'est que depuis Locke ou même Hobbes, en Angleterre, depuis Condillac et Helvétius, en France, la psychologie empirique s'était fondée sur la prétendue similarité initiale de tous les esprits individuels, l'expérience et l'éducation établissaient la différence.

« Stuart Mill expliquait les traits de chaque type par les particularités des circonstances. « Le résidu seul, si on prouve qu'il y en a un, serait mis au compte des prédispositions congénitales. »

« L'origine de nos caractères est à des profondeurs que la lumière de la réflexion n'atteint pas. Il y a dans l'individualité un fonds organique dont les lois psychologiques n'expliquent pas plus la

Ces considérations très générales, auxquelles nous serons obligé de nous reporter souvent dans le cours de cette étude, trouvent leur application immédiate dans toute une série de maladies dont la pathogénie s'est singulièrement éclairée grâce aux belles études de MM. Charrin et Delamarre, Castaigne et Rathery, Gilbert et Lereboullet ; nous voulons parler des maladies familiales et, en particulier, de celles du rein, du foie et des voies biliaires.

En comparant entre eux les caractères de ces diverses affections et les faits tangibles tirés de la clinique, de l'anatomopathologie et de l'expérimentation ; en considérant, d'autre part, ce qui se passe dans le domaine du système nerveux, il nous sera peut-être possible de faire des rapprochements intéressants pour essayer d'éclairer de quelques rayons, bien faibles, la pathogénie si obscure de cette maladie sociale qu'est le crime.

§2. — ROLE DE L'HÉRÉDITÉ DANS LES FONCTIONS RÉNALES. LA DÉBILITÉ RÉNALE

L'influence de l'hérédité sur les altérations du rein a été mise en lumière par les travaux de Lécorché et Talamon, par ceux aussi de Dickinson, Arnozan, Paul Londe.

genèse que les lois générales de la physiologie n'expliquent, à elles seules, les traits particuliers à Pierre ou à Paul. Il faudrait pénétrer dans les mystères de la combinaison des germes et dans les secrets du développement de l'embryon pour se rendre compte des originalités de constitution physique et morale », Alfred Fouillée, *Tempérament et caractère*.

Les premiers auteurs disaient en parlant des albuminuries héréditaires : « Il est probable qu'il s'agit d'une faiblesse congénitale, d'une résistance moindre de l'épithélium rénal qui le prédispose à subir plus facilement l'action nocive des agents morbides capables de léser le rein. C'est ainsi peut-être que peuvent s'expliquer un certain nombre d'albuminuries dites physiologiques survenant à certains moments, à certaines heures, d'une manière intermittente, sans troubles de la santé générale ».

De même en 1888, M. Teissier dans son *Traité des albuminuries curables* formulait l'hypothèse de l'origine héréditaire des albuminuries dites physiologiques. Les albuminuries cycliques intermittentes ont un caractère familial certain et sont pour lui « le résultat de troubles fonctionnels symptomatiques d'une dyscrasie naissante héréditaire » mais qui atteindrait primitivement le foie ; de même les albuminuries névro-motrices où les troubles fonctionnels seraient secondaires, liés à des modifications dans l'activité physiologique du système nerveux, chez les prédisposés héréditaires névropathiques.

MM. Castaigne et Rathery ont étudié soigneusement le rôle de l'hérédité dans les affections rénales au triple point de vue clinique, anatomo-pathologique et expérimental.

Cliniquement, ils ont montré par des observations nombreuses, que les enfants nés de parents atteints de néphrite sont chétifs, présentent des convulsions et meurent fréquemment en bas âge. Après avoir cité les nombreux cas cliniques décrits sous le nom d'albumi-

nuries familiales, ils présentent un type spécial : la débilité rénale ; c'est, disent-ils, « un état morbide particulier, caractérisé par ce fait que les reins n'offrent pas une résistance suffisante aux infections et aux intoxications, laissant passer l'albumine dans l'urine sous l'influence de la cause la plus légère ». Il est difficile de déceler cette atteinte héréditaire de la cellule rénale. Mais à côté de cas douteux, il en est de tout à fait précis avec des épreuves révélatrices positives ; et on peut suivre chez les débilités rénaux des évolutions variables de leur lésion ; elle reste le plus souvent au stade de débilité rénale pure et simple, mais peut aboutir à l'albuminurie permanente sans signe de néphrite, et enfin, à la néphrite interstitielle caractérisée.

L'anatomie pathologique leur a permis de décrire quelques-unes des lésions cellulaires observées en pareil cas, soit chez des enfants issus de mères néphritiques et morts quelques heures après la naissance, soit dans une série d'épreuves expérimentales sur les animaux. Il est bien évident que les anomalies ainsi décrites sont des lésions grossières, incompatibles avec la vie et que dans la débilité rénale pure et simple, elles doivent être beaucoup plus discrètes. MM. Castaigne et Rathery ont décrit chez les animaux une cytolyse protoplasmique et des altérations diffuses de sclérose qui se rapprochent sans doute davantage des perturbations présentées par les enfants débilités rénaux. Ils expliquent l'influence de l'hérédité par le pouvoir néphrotoxique du sérum maternel et du liquide amniotique.

De cette notion de « débilité rénale héréditaire ou

acquise qu'on peut mettre en relief cliniquement, découle très simplement la compréhension de toutes les albuminuries fonctionnelles, qu'elles soient dues au surmenage physique, à des troubles digestifs ou hépatiques, qu'elles prennent la forme cyclique, intermittente, orthostatique ; ce sont, en somme, des variétés cliniques de la débilité rénale dont les modes particuliers de l'élimination albumineuse sont expliqués le plus souvent par des associations morbides.

La physiologie pathologique, dit M. Castaigne, vient confirmer ces données en montrant que toute albuminurie est liée à une altération rénale « qu'il ne faut pas nier sous prétexte que dans bien des cas elle est superficielle, passagère, curable ».

Ainsi donc, conclut M. Castaigne, « grâce à cette notion si féconde du rôle de l'hérédité en pathologie rénale, s'explique toute une série de faits morbides, qui, sans elle, sont incompréhensibles ; grâce aux lésions héréditaires et à la prédisposition morbide qui en résulte, des causes insignifiantes agissent sur le rein qui n'auraient eu aucune action sur un organe sain ; grâce à elle aussi les toxi-infections ont une action encore plus intense et c'est en s'appuyant sur de tels faits qu'on peut dire que la tare rénale héréditaire domine et commande toute l'étiologie des néphrites ».

§ 3. — L'HÉRÉDITÉ DANS LES FONCTIONS HÉPATIQUES

Cette influence de l'hérédité sur la cellule rénale, bien mise en relief par M. Castaigne et Rathery, nous la

retrouvons décrite avec des caractères très analogues pour la cellule hépatique.

C'est en 1889-90 que M. Glénard définit sous le nom de diathèse hépatique ou d'hépatisme une « disposition morbide du foie à provoquer l'éclosion de maladies en apparence très dissemblables mais étroitement reliées entre elles, en une même famille, la famille hépatique ». Cette prédisposition est distinguée par lui en héréditaire ou acquise et dans ce dernier cas, l'hépatisme est l'effet d'une lésion hépatique infectieuse par exemple et crée lui-même la diathèse de constitution morbide.

Il décrit deux genres : cholémique et uricémique de l'hépatisme et remarque qu'il existe entre eux une équivalence telle que « ces tempéraments peuvent se succéder chez un même sujet, se transmettre l'un l'autre de ce sujet à sa descendance ». Ils ont un principe commun : une déviation fonctionnelle héréditaire ou acquise de la cellule hépatique.

En 1900, dans plusieurs communications à la Société médicale des Hôpitaux de Paris, MM. Gilbert et Lereboullet apportent à leur tour une contribution à l'étude de la diathèse biliaire.

Ils présentent un certain nombre de faits, observés par eux, qui paraissent prouver assez nettement le rôle de l'hérédité aussi bien dans les cas d'angiocholite simple ou cirrhogène que dans les cas d'angiocholite lithogène où il est connu depuis longtemps. Des nombreuses observations qu'ils citent, un trait commun se dégage, malgré les diversités classiques, malgré les caractères plus ou moins marqués de ces affections et

la variété des lésions anatomiques ; ce trait commun est leur caractère familial.

On trouve donc chez ces sujets une même prédisposition héréditaire à l'infection des voies biliaires. De quelle nature peut-elle être ? Est-ce une malformation congénitale de ces canaux ? Est-ce une modification des qualités chimiques de la bile ? MM. Gilbert et Lereboullet ne le croient pas ; ils pensent à une « modification dans l'activité vitale des cellules des canaux biliaires ».

Quelques semaines plus tard (Séance du 2 nov. 1900) ces mêmes auteurs reprenaient l'étude de la famille biliaire et décrivaient « l'ictère acholurique simple » en le rapprochant de l'ancien tempérament bilieux ; il est, disent-ils « à la base de toutes les formes de l'infection des voies biliaires et permet d'en saisir le caractère familial. Lui-même présente un caractère familial et héréditaire nettement accusé ».

Après en avoir établi clairement l'origine héréditaire, ils en décrivent des symptômes constants, puis des symptômes consécutifs qui créent les différentes variétés cliniques. — Comment en expliquer la pathogénie ? De l'avis même de M. Gilbert, il s'agit sûrement d'une lésion des voies biliaires mais dont la nature est encore assez obscure ; c'est, croit-il, une infection latente, bénigne, primitive ; l'existence d'un trouble fonctionnel indépendant de toute infection leur paraît moins vraisemblable ; mais cette infection légère est favorisée nous l'avons vu, par une prédisposition héréditaire.

Quoi qu'il en soit, des nombreuses discussions sou-

levées par le terme de « diathèse biliaire », de la discordance ou de l'analogie entre la famille biliaire et l'hépatisme cholémique de M. Glénard, il ressort des nombreux faits étudiés par ces auteurs, que la cellule hépatique ou la cellule des canaux biliaires présente sous l'influence de l'hérédité des modifications telles que, chez les sujets ainsi atteints, on voit se manifester des troubles variables dans leur forme ou leur intensité, mais presque toujours constants. La base, la cause première de ces perturbations résident tout entières dans le dynamisme particulier créé par l'hérédité dans un groupe d'éléments organiques primordiaux ; la diversité des symptômes tient à toute une série de causes secondes et de conditions différentes.

M. Glénard dit lui-même un peu plus tard (Séance du 23 nov. 1900) : « Toutes les causes des maladies du foie, aussi bien les agents toxiques ou autotoxiques que les agents infectieux, quand leur action sur le foie a été suffisamment longue ou suffisamment forte, laissent dans cet organe après que la maladie est terminée, un principe morbide qui peut se transmettre par hérédité. C'est la diathèse hépatique. La diathèse implique ici l'idée, puisque c'est un principe morbide, de quelque chose d'anormal dans le foie, qu'on l'appelle comme on voudra : diminution fonctionnelle, déviation, vice, perturbation, aptitude vicieuse de l'état fonctionnel, peu importe le mot. Cette déviation du type normal entraîne une diminution de résistance, une susceptibilité, une vulnérabilité anormales du foie, vis-à-vis des causes occasionnelles qui peuvent le rendre malade. »

§ 4. — LE TEMPÉRAMENT CRIMINEL
HÉRÉDITÉ, SYMPTOMES.

Il est donc bien établi par les études physiologiques et pathologiques que nous venons de passer très brièvement en revue qu'il peut exister pour chaque système cellulaire des modifications héréditaires qui déterminent des perturbations dynamiques telles que l'individu atteint, sans être de par ce fait un malade proprement dit, est porteur d'une anomalie originelle qui crée chez lui une manière d'être physiologique, une individualité fonctionnelle, en un mot un tempérament et, par suite, une prédisposition.

Dans le domaine du système nerveux, l'étude de la débilité mentale montre dans la zone intellectuelle des phénomènes superposables à ceux que nous avons décrits pour les maladies du foie et les maladies des reins. L'intelligence du prédisposé à l'aliénation mentale présente des altérations qui se résument, dit M. Mairet, « soit dans une insuffisance de l'idéation, qui peut parcourir toute l'échelle depuis le zéro jusqu'à l'état normal, soit dans une perturbation plus ou moins profonde du mécanisme de la genèse des idées, donnant lieu à des manifestations anormales et inattendues... et se traduisant par une manière de penser et de réagir intellectuellement différente de la manière physiologique ».

Nous allons essayer de montrer maintenant que les qualités morales d'un individu et ses fonctions sociales sont influencées de la même façon par un dynamisme

cellulaire particulier, le plus souvent héréditaire, quelquefois acquis, que l'on a appelé le tempérament criminel.

Nous ne voulons pas dire par là que nous nous rallions à l'hypothèse longuement développée et brillamment soutenue par l'école italienne, tendant à établir un type : le criminel-né.

Le débile rénal, le prédisposé hépatique, le débile intellectuel ne sont pas fatalement frappés des affections dont les menace leur hérédité. Il existe toute une série de causes secondes qui favorisent et font éclore leur prédisposition. De même, dans la sphère affective et morale, les conditions de milieu, d'éducation, joueront un rôle déterminant pour l'éclosion des penchants antisociaux.

La question étant ainsi bien posée et bien définie, c'est dans l'étude des criminels qu'il faut rechercher en quoi consiste et comment se manifeste ce dynamisme spécial des centres nerveux qui constitue leur tempérament.

C'est à l'Ecole anthropologique que revient le considérable mérite d'avoir montré qu'il fallait, en effet, envisager non seulement le délit, mais encore le délinquant. Elle a signalé chez lui de multiples caractères physiques, psychologiques, sociologiques et toutes les théories qu'elle a suscitées résultent, en somme, de l'importance plus ou moins grande accordée par les différents auteurs à ces « stigmates », à leur dépendance réciproque et aussi à leur origine.

Voyons donc tout d'abord quelle est l'hérédité des criminels, quelles sont ensuite les manifestations géné-

rales de cette hérédité dans le domaine du système nerveux et plus spécialement dans l'être moral et dans l'être sentant.

Elle peut affecter le type similaire¹ et de même qu'elle frappe les traits corporels et le caractère de l'homme au moule de ses parents, de même elle lui imprime leurs mauvaises passions et leurs fâcheuses tendances. On constate assez souvent, et M. Despine en cite des exemples remarquables, que les ascendants du criminel ont présenté eux aussi des manifestations antisociales soit identiques (voleur, fils de voleur²), soit d'un ordre différent et d'une intensité variable. Il est beaucoup plus fréquent de voir les collatéraux frappés des mêmes atteintes ; les frères partagent souvent le même établissement pénitentiaire ; les sœurs pratiquent le vol et la prostitution.

Sur 485 jeunes détenus, Roux a signalé que les parents de 42 avaient subi des condamnations ; 187 appartenaient à des familles de mauvaise réputation.

¹ Les investigations auxquelles on a procédé sur l'histoire personnelle des criminels et sur celles de leurs familles sont peu nombreuses et imparfaites ; elles suffisent, toutefois, pour inspirer de sérieuses réflexions. Un fait que ces enquêtes ont mis fortement en relief est que le crime est souvent héréditaire... « Du vrai voleur, parodiant ce qu'on dit du vrai poète, on peut répéter qu'il naît, qu'il ne devient pas voleur. C'est, du reste, ce que l'observation des phénomènes de l'hérédité devait faire prévoir. En vain, certains théologiens, très disposés à faire cadrer à toute force l'ordre de la nature avec ce que cet ordre devrait être, d'après leurs notions, repoussant une doctrine qui met simplement l'hérédité d'un *sens immoral* à la place de l'hérédité d'un sens moral ; il finira par leur être impossible sur ce point comme sur tant d'autres de discuter contre ces faits ». Maudsley, *Crime et folie*, p. 28.

² Tel le Waska Picpel de Maxime Gorki (*l'Asile des Pauvres*).

Ne forment-ils pas un groupe remarquable, ces « Zéro » cités par Ladame (*Archives d'anthropologie criminelle*) et dont la généalogie a été tout entière établie par le Dr Joeger? Ils ont, par leurs énormités étonnantes autant que nombreuses, tenu les autorités communales, la justice, la police et le bon public un long siècle en haleine.

Le patrimoine d'imbécillité morale incurable fondé par leurs arrière-aïeux, augmenté par les aïeux, s'est encore accru au cours de la vie de ces vagabonds de la dégénérescence causée par de mêmes facteurs exogènes.

Peu parmi eux ont échappé à leur influence, et l'on retrouve souvent chez les descendants des types qui rappellent tout à fait tel ou tel des procréateurs. Les tableaux synoptiques de Ladame mettent très nettement en évidence cette forme similaire.

Le crime peut donc revêtir un caractère familial; mais il est bien fréquemment le résultat d'hérédités très diverses qui créent un état de dégénérescence de l'organisme et du système nerveux. Dans l'étiologie de cette dégénérescence, l'alcool joue un rôle prépondérant; on retrouve également les différentes variétés qui sont à l'origine de l'aliénation mentale ou des névroses, à savoir : des formes psychiques, nerveuses, vésaniques, cérébrales, diathésiques¹.

Il faut y joindre toute une série de maladies infectieuses et, en particulier, la syphilis et la tuberculose, d'où dépendent une foule d'états dégénératifs.

¹ Classifications de MM. Mairét et Ardin-Delteil, *Hérédité et prédisposition*.

Quant aux effets de l'hérédité chez les descendants directs, nous en retrouvons les caractères généraux dans l'observation des criminels. La natalité n'est pas diminuée, mais la léthalité est plus grande, en particulier la mortalité en bas âge. Enfin, ce sont l'hérédité alcoolique, puis l'hérédité psychique qui fournissent la plus forte proportion de tarés au point de vue système nerveux. Parmi ceux-là, la proportion de criminels est difficilement déterminable. Il est peu de famille, en effet, qui aient été examinées avec autant de précision que celle des « Zéro », précédemment citée.

Si on examine par quels stigmates se traduit l'atteinte originelle de l'appareil nerveux, et nous ne pouvons mieux faire en cela que suivre la belle étude de MM. Mairet et Ardin-Delteil, il est facile de se rendre compte du rôle joué par l'hérédité dans l'étiologie de la criminalité.

Il y a d'abord une prédisposition latente : « Des personnes très valides et très saines en apparence peuvent cependant porter en elles un germe pathogène à tendances évolutives puissantes, capable de prouver un jour ou l'autre son existence. » Elles sont de 15 pour 100 dans l'hérédité vésanique. Quelle en est la proportion chez les criminels ? Nous devons nous contenter de signaler son existence.

L'étude des héréditaires révèle plus souvent la présence de stigmates soit physiques, soit psychiques¹.

¹ L'expérience journalière nous assure que beaucoup de personnes, sans être folles, présentent des particularités de pensées, de sentiment ou de caractère qui les rendent fort différentes du commun et font d'elles un objet de remarque. Il se peut qu'elles

Parmi ceux-là les stigmates moraux et les troubles de l'être sentant sont les plus fréquents :

Le sens moral est comme quelque chose de surajouté aux facultés nécessaires de la vie de l'individu pour assurer et développer la vie de l'espèce et la vie sociale. Il se forme et s'établit à l'aide de notions d'une double essence ; les unes tirées de l'émotivité morale propre de chacun de nous, intuitives ; les autres tirées de l'intelligence, éducatives. Chez l'homme normal, ces deux parties sont inséparables, mais ne se confondent pas ; elles sont simplement juxtaposées et exercent l'une sur l'autre une influence réciproque. Cela nous explique que les variations de l'intellectualité et de la sensibilité morales sont possibles isolément.

Chez les héréditaires, on voit fréquemment, avons-nous dit, des troubles moraux soit seuls, soit alliés à des troubles intellectuels plus ou moins accusés, ou à des troubles de l'émotivité. Ils peuvent se traduire :

1° Par un arrêt général de développement moral, complet (idiotie morale), ou incomplet (imbécillité et débilité morales) ;

2° Par un arrêt partiel ;

3° Par des perturbations fonctionnelles, des déviations morales (perversion, déséquilibre, impressionnabilité anormale). En somme, « une manière de sentir et de réagir » différente de la manière d'être physiologique.

deviennent ou ne deviennent jamais folles, mais elles descendent de famille où existait la folie ou quelque affection nerveuse ; elles en ont fait un tempérament névrosé particulier, une névrose vésanique. (Maudsley, *Crime et folie*.)

MM. Mairét et Ardin-Delteil ajoutent : « Tous ces troubles, au même titre que les autres stigmates, dénotent l'état anormal, anatomique ou dynamique du système nerveux, dont les uns et les autres ne sont que des expressions communes, quoique différentes de forme. »

La sensibilité morale n'est qu'une partie de la sensibilité psychique. Il existe, en dehors d'elle, de nombreuses manifestations qui expriment le degré de sensibilité vis-à-vis des excitations d'une nature quelconque. Ces réactions, dont l'ensemble caractérise l'émotivité, sont aussi l'expression du travail, du fonctionnement des parties les plus délicates du système nerveux, et il n'est pas étonnant de les voir modifiées sous l'influence des altérations apportées dans cet appareil par l'hérédité. Souvent même, les perturbations de l'émotivité sont à la base de la plupart des autres troubles intellectuels ou moraux et les ordonnent.

Elles offrent, suivant chaque individu, des variations dans leur intensité et dans leur forme. Dans l'intensité, ce sont l'excitation et la dépression.

Chez l'héréditaire, et nous citons ici les propres paroles de MM. Mairét et Ardin-Delteil, « ces réactions se distinguent par la facilité et la rapidité avec lesquelles elles surviennent, et par l'intensité désordonnée qu'elles sont susceptibles d'acquérir ; elles se distinguent aussi par un certain degré de nécessité, de fatalité qui fait que, la cause étant appliquée, l'effet ne manque jamais d'y répondre. L'excitation, la dépression sont en quelque sorte inéluctables, et, en fait, il n'y a rien de plus difficile que d'essayer de lutter par le

raisonnement, par la persuasion, par l'intimidation même, par l'éducation en un mot, contre ces tendances impossibles à redresser ».

Ce sont aussi des attractions et des répulsions irrésistibles dont la qualité commune, l'inéluctabilité, indique comme origine les mêmes modifications du protoplasma nerveux et de ses aptitudes physiologiques.

Dans le second groupe non seulement la réaction est exagérée, mais elle est transformée, pervertie ; elle ne répond plus aux causes déterminantes habituelles ; ceci est apparent surtout pour la perversion sexuelle.

Nous nous bornons à signaler ces troubles héréditaires, dynamiques, de l'être sentant et de l'être moral. Ils nous intéressent plus particulièrement ; d'autre part, nous avons dit qu'ils étaient les plus fréquents et qu'ils pouvaient être seuls la manifestation de l'atteinte originelle du système nerveux.

A quel moment de la vie de l'individu nous apparaissent-ils ? Quelle est leur marche ? Nous nous inspirerons encore des travaux de MM. Mairét et Ardin-Delteil, et résumerons très brièvement le résultat de leurs recherches.

La prédisposition sans stigmates est dénoncée moins par l'apparition de la maladie que par l'absence de causes ou le défaut de proportion entre celles-ci et les troubles morbides.

Quant à la prédisposition avec stigmates, elle peut se traduire d'emblée dès les premières années de la vie, ou bien attendre un certain temps avant de devenir perceptible. Dans ce cas, elle se manifeste alors, tantôt

à époques fixes (enfance, puberté¹), tantôt à un moment quelconque lorsqu'une cause adjuvante provoque son apparition.

Elle évolue soit spontanément, soit sous l'influence de circonstances favorisantes. Enfin, il est des prédispositions faibles, qui, à l'abri des causes d'éclosion, peuvent rester stationnaires ; il est des prédispositions puissantes, comme renfermant en elles-mêmes le germe nécessaire à leur développement.

« Prédisposition-terrain, prédisposition-germe sont donc deux modalités de la tare nerveuse ; elles représentent une différence d'aptitudes évolutives plutôt qu'une différence de qualité.

« ... Mais, et c'est un point sur lequel nous insistons,

¹ « Peu d'héréditaires, dit Schüle, peuvent doubler ce premier écueil. » *Traité*, p. 433.

J. Falret (*D. Encyclopéd.*, art. RESPONSABILITÉ). Les enfants ainsi prédisposés, écrit-il, quand ils arrivent à l'époque de la puberté et même auparavant, ont souvent à subir des crises physiques et morales. Le mouvement de la puberté s'accomplit chez eux d'une façon souvent incomplète et insuffisante... A la suite d'accidents nerveux d'espèces variées, l'état moral de ces individus peut prendre alors deux directions différentes. Dans le chemin de leur vie, il se produit une sorte de bifurcation, les uns deviennent des êtres abaissés, ils perdent l'activité de leurs facultés précoces et cette disparition de quelques facultés brillantes qui masquait le fond de faiblesse relative de leur intelligence, le laisse apparaître dans toute sa nudité. Ils se montrent alors tels qu'ils sont : des faibles d'esprit à des divers degrés, des demi-imbéciles... C'est la voie de l'imbécillité, de la démence précoce ou de l'idiotie, comme l'a très bien fait remarquer Morel. Les autres, au contraire, suivent une autre voie qui, selon moi, rattache étroitement, par l'origine comme par la symptomatologie, les folies raisonnantes aux débilités intellectuelles, à l'idiotie partielle et à l'imbécillité, ces individus tournent à la folie morale ou à la folie des actes.... etc.

l'énergie évolutive d'une prédisposition n'est nullement en rapport avec sa richesse symptomatique. . »

Des deux milieux primitifs cosmique et social sous l'influence desquels l'enfant se trouve placé, nous étudierons tout particulièrement ici les circonstances d'ordre sociologique général, réservant pour la seconde partie de cette étude les causes toxiques (alcoolisme) et les modifications pathologiques dans leurs rapports avec la détermination des phénomènes antisociaux.

Il est un fait nettement établi, c'est qu'une très grande proportion de criminels ont reçu une éducation défectueuse, amoral ou immoral. D'après les statistiques citées par Raux, sur 385 jeunes détenus, 233 appartenaient à des familles cosmopolites privées et du père et de la mère, ou de l'un d'eux; les parents de 42 avaient subi des condamnations, 187 appartenaient à des familles de mauvaise réputation, 127 à des familles dont la moralité quelquefois douteuse n'avait pas fait l'objet de trop vives critiques. Toujours sur ces 385 jeunes gens, 51 étaient soumis à une surveillance normale, 158 à une surveillance insuffisante ou brutale, 145 étaient complètement abandonnés, 55 avaient été excités au délit par leurs propres parents. M. Grimanelli a donné récemment des chiffres tout aussi probants¹.

Outre que le chiffre de 51 sur 385 n'est pas à déconsidérer; il ne s'ensuit pas de ces données qu'une éducation vicieuse soit le seul facteur de la criminalité. Nous avons tout à l'heure l'hérédité chargée de ce groupe de

¹ In thèse du Dr Poulhès, *la Criminalité juvénile et les récidivistes*, p. 9, Lyon, 1908.

criminels. Ne trouve-t-on pas signalée partout, aussi bien par les médecins que par les philosophes, l'impuissance fréquente d'une éducation rationnelle¹ ?

M. Perez, *Education morale dès le berceau*, dit en substance : « La bonne volonté et la vertu même des parents ne garantissent pas toujours une éducation heureuse... Il y a à compter avec les effrayants retours de l'hérédité. Quant aux surmenés de toute sorte, aux excessifs, aux intempérants, aux vicieux, qu'ils le soient ou non de naissance, ils préparent infailliblement une race vouée à la folie, au crime ; sans doute, des tendances violentes ou malsaines se montrent chez beau-

¹ « L'éducation a une si large part au développement de l'homme que, sans contredit, la manière dont une personne est élevée doit avoir une grande influence sur l'épanouissement de son intelligence, à la formation de son caractère. Ce qu'elle sera, ce qu'elle fera est nécessairement déterminé par ce qu'on a fait pour amener à leur pleine activité les aptitudes de sa nature. Mais si grand que soit le pouvoir de l'éducation, ce n'est cependant qu'une force rigoureusement limitée. Elle est limitée par la capacité inhérente à la nature de l'individu et ne peut agir que dans le cercle plus ou moins resserré d'une nécessité préexistante. Il n'y a pas d'éducation au monde qui puisse faire porter des raisins à un prunier ou des figues à un chardon ; de même aucun être mortel ne peut aller au delà de sa nature et il sera toujours impossible de construire avec quelque stabilité une intelligence ou un caractère sur les fondations d'une nature mauvaise.

« C'était un proverbe en Israël que lorsque les père sont mangé des raisins verts, les dents des enfants sont agacées. (Maudsley, *Crime et folie*).

« Un enfant vient de naître : Rien de plus obscur, assurément que son avenir moral ; qui pourrait prédire ce qu'il deviendra ? Nul cependant ne s' imagine que cet enfant puisse tout devenir indifféremment, j'entends avec égale facilité. Il s'en faut qu'il soit table rase... Il apporte, en germe, outre les facultés essentielles de l'esprit humain et les puissances fondamentales communes à toute l'espèce, une complexion intellectuelle et morale particulière qui fera son individualité. » (Marion, *Solidarité morale*, 1^{re} partie, ch. 1).

coup de jeunes gens, mais elles sont chez plusieurs si souvent accusées, quoique parfois intermittentes, qu'il faut voir en eux de pauvres victimes des lois fatales de l'hérédité et de la dégénérescence ».

Dé même dans son ouvrage *le Caractère de l'enfant à l'homme*, nous trouvons exprimé le rôle de l'hérédité dans la formation essentielle des éléments psychiques. « Toutes les influences modificatrices qu'on peut imaginer pour une organisation donnée, dit-il, n'aboutiront pas à autre chose qu'à faire d'elle l'un des exemplaires virtuels de son type¹ ».

M. Paul Kahn au Congrès d'Antropologie en 1906, mettait en évidence cette inefficacité fréquente d'une éducation appliquée. Ce n'est pas seulement dans les milieux ouvriers qu'on rencontre des enfants délinquants ; ce sont les mieux connus car les familles doivent recourir à une intervention étrangère. Mais combien de fois l'enfant appartient à une très honorable famille, dont il fait le désespoir, malgré des sacrifices considérables. Les délits qu'il commet sont souvent très graves, faisant mal préjuger de l'avenir ; on le dissimule soigneusement.

M. Kahn, dit qu'on peut considérer deux groupes :

- 1° Les bons enfants ayant de mauvais parents ;
- 2° Les mauvais enfants ayant de bons parents.

On pourrait distinguer, selon nous, deux classes de jeunes délinquants.

1° Ceux qui relèvent d'une hérédité lourdement chargée ;

¹ V. Guyau, *Hérédité et éducation*,

2° Ceux dont les parents ne présentent aucune tare bien caractéristique.

Chez les premiers une éducation normale et quelquefois spécialement destinée à lutter contre un naturel pervers, n'a en général aucun effet. Elle peut, dans quelques cas, contrebalancer les aptitudes innées, mais la moindre cause suffira à en provoquer la manifestation.

Chez les autres, une éducation vicieuse pourra faire d'un sujet qui aurait été normal un être amoral, ou immoral. Mais il sera, le plus souvent, corrigible (si la correction porte avant l'adaptation définitive de l'industrie au milieu, c'est-à-dire pendant sa période d'évolution).

Il existe enfin des cas aberrants, isolés, de délinquants incorrigibles, ne relevant ni de l'hérédité, ni d'une éducation défectueuse.

Mais il est d'autres influences sociales que l'éducation. M. le professeur Lacassagne en a signalé le premier toute l'importance. « Le milieu social, dit-il, est le bouillon de culture de la criminalité ; le microbe c'est le criminel, un élément qui n'a d'importance que le jour où il trouve le bouillon qui le fait fermenter.

« Les sociétés n'ont que les criminels qu'elles méritent. »

Le facteur social que M. le professeur Lacassagne a opposé aux théories exclusives de l'école italienne, a dû être accepté par elle, et elle a échappé ainsi au reproche d'unilatéralité qui, à ses débuts, menaçait dans son existence l'anthropologie criminelle.

Contagne a insisté sur l'influence de la profession.

A. Guilloit dit que la prédisposition vers le crime n'apparaît que progressivement dans la conscience humaine, sous le sapement successif des facteurs sociaux de perversion et de désorganisation.

Nombreux encore sous les partisans des doctrines à peu près exclusivement sociologiques, Tarde, Orchansky, Manouvrier, Gouzer, Laurent, Van Hamel, Prins Baer, Morselli, etc. etc.

Les causes sociales ont donc une influence considérable et indéniable sur la criminalité, on n'objecte en effet que leur exclusivisme. C'est méconnaître la liaison universelle des forces naturelles, dit M. Ferri, et oublier que tout phénomène est la résultante d'un concours de causes plus ou moins proches et plus ou moins directes.¹

S'il en était ainsi, ajoute-t-il, « comment expliquerait-on ce fait quotidien que, dans le même milieu social et dans des circonstances égales de misère, d'abandon, de manque d'éducation, sur cent individus par exemple, soixante ne commettent pas de crime et des quarante qui restent cinq préfèrent le suicide au crime, cinq au contraire deviennent fous ; cinq n'arrivent qu'à se faire mendiants ou vagabonds non dangereux et les vingt-cinq autres commettent des crimes ? »

On doit donc se demander lequel des trois ordres de

¹ Angiollela dit à propos d'un malade de la province de Bari : « C'est une criminalité qui reconnaît beaucoup de ses origines dans les conditions sociales et à laquelle s'adonnent ces individus qui ont quelques-unes des notes caractéristiques du tempérament criminel. » (Les germes ethniques et psychologiques de la camorra et du brigandage, in *Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle.*)

causes naturelles du crime (individuelles, psychiques et sociales), a plus ou moins d'influence dans chaque cas, car, dans tout délit, chaque ordre de cause intervient différemment.

Les mêmes observations peuvent être répétées pour les conditions relatives au milieu physique.

Le crime serait-il donc le résultat des caractères biologiques présentés par le criminel ?

Celui-ci présente en effet des stigmates physiques et psychologiques.

Les nombreuses anomalies physique, étudiées avec tant de soins par l'Ecole italienne, sont presque toutes des signes morphologiques de la dégénérescence.

Elles ne sont pas une caractéristique suffisante, car on ne les retrouve pas constamment. D'autre part « ces caractères, dit M. Lacassagne, peuvent se retrouver chez de fort honnêtes gens ». Ils sont importants cependant, en ce sens qu'ils font partie du syndrome dégénérescence et par conséquent doivent avoir aux yeux des criminologistes la même valeur qu'on leur accorde en psychiatrie.

Quant aux signes psychologiques, l'analyse très en détail en a été faite par tous les criminologistes. Un caractère dominant s'en dégage, la dysharmonie entre les lésions de l'intelligence et celles de l'affectivité. Les criminels, en effet, sont rarement des idiots ; le plus souvent ils ont un intellect moyen ; il est quelquefois supérieur ¹, et leur sert remarquablement dans leurs

¹ Angiollela a étudié trois génies amoraux : Bienvenu Cellini, Pierre Arétin, le comte de Mirabeau.

Il conclut ; « Tout cela démontre que l'absence ou, à mieux dire,

entreprises, dans leur système de défense. — Dans la sphère affective, au contraire, les anomalies abondent ; elles correspondent tout à fait aux troubles moraux qui ont été décrits par MM. Mairet et Ardin-Delteil chez les prédisposés à l'aliénation et consistent, soit en un arrêt de développement, soit en des perversions.

Enfin, nous rencontrons également chez eux les mêmes troubles de l'émotivité avec prédominance de l'excitation (vivacité, emportement, colère, mobilité) dénotant une irritabilité *considérable* du système nerveux ; avec prédominance aussi des attractions invincibles pour le mal (mensonge, vol), des appétences physiques pour le mouvement, la boisson, la nourriture, pour la noce en général ; des appétences génésiques. Ils présentent quelquefois des états impulsifs, rarement des phobies.

Ces phénomènes émotifs ont une importance prépondérante ; ils traduisent la qualité de réaction individuelle, et sont à la base des anomalies intellectuelles ou morales. Ils expriment d'autant plus l'aptitude à vibrer, désordonnée de ces systèmes nerveux tarés que la volonté inhibitrice, trop faible ou absente, n'apporte aucun frein à leur manifestation.

Mais le criminel est avant tout un inadapté social. Et

cette particulière perversion des sentiments moraux et sociaux, qui constitue la base essentielle de la criminalité peut se rencontrer aussi dans les génies, peut s'associer à tous les degrés de développement intellectuel ; démontre que l'intelligence et son intensité n'ont aucune influence sur le caractère et sur la moralité, que, au contraire, elle influe seulement sur la forme de la criminalité.» (Génie et criminalité, *Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle.*)

on a décrit avec raison à côté des stigmates physiques et psychologiques inconstants, des stigmates sociologiques. Comme le fait remarquer M. Dallemagne, l'inadaptation ne comprend pas uniquement les criminels, mais ses éléments sont des attributs communs à la collectivité des délinquants et donnent la clef de toutes les classifications qui ont été faites ou proposées. Il est bien évident, ajoute-t-il, que « l'inadaptation constitue avant tout une résultante dont les facteurs sont à chercher dans l'individu et dans le milieu ambiant. »

Si comme l'a fait Del Greco, on synthétise ces données et si on cherche à établir les traits généraux du caractère criminel et leur genèse, on voit dominer parmi eux la combativité et la révolte de l'esprit, dans lequel les impulsivités psycho-biologiques prennent le dessus sur les sentiments sociaux et humains. Il faut y ajouter la tendance à conspirer, la simulation, la dissimulation. Del Greco a esquissé la genèse sociologique de ces traits distinctifs du caractère criminel, en insistant tout particulièrement sur le remords, dont il met en relief l'origine psychosociale et qui, chez les criminels, s'affaiblit souvent au point de disparaître complètement.

Cette absence de remords a parmi ses causes le désaccord aigu et permanent qui creuse un abîme entre la plupart des criminels et la collectivité humaine et le pouvoir social ; ce désaccord déforme souvent l'esprit de ces malheureux dès leur plus tendre enfance. Donc, à côté des agents anthropologiques et morbides, qui impriment une orientation particulière aux formations

psychiques, dont les actions et les réactions sociales sont le terrain de développement, il importe de ne pas méconnaître la valeur de ce terrain social et de son rôle génétique dans l'édification du caractère criminel. Mais il ne faut pas lui accorder un rôle exclusif; nous avons vu qu'il était commun à un grand nombre de sujets et que, parmi ceux-là, une faible proportion seulement fournissait des délinquants. Le conflit entre le criminel et le milieu social, qui est à la source du désaccord initial dont parle Del Greco, ce conflit n'est pas quelconque; il est dirigé suivant l'orientation particulière originelle des éléments psychiques¹.

D'après ces caractères, doit-on assimiler le criminel à un dégénéré, à un fou moral? Faut-il y voir une manifestation de l'atavisme? Faut-il se rallier aux théories de Colajanni, de Marro, de Garofalo? Chacune d'elles a soulevé des objections nombreuses, souvent fondées; retracer même les grandes lignes de ces discussions serait entreprendre tout l'historique de la criminalité. M. Ferri, dans son remarquable ouvrage *Sociologie criminelle*, passe en revue ces différentes hypothèses et en fait une critique serrée. « Chacune d'elles, dit-il, est vraie en partie et pour tel ou tel criminel; mais aucune ne donne une explication suffisante et complète. »

Et il conclut: « C'est que le facteur biologique est

¹ Le naturel offre à la volonté la matière avec laquelle celle-ci pourra former le caractère moral et en même temps elle lui impose des limites dont elle ne pourra pas s'affranchir. Beaucoup d'hommes, d'ailleurs, chez qui la volonté s'abandonne, n'ont jamais qu'un tempérament psychologique. C'est donc de sa détermination qu'il faut partir (Malapert, *les Eléments du caractère*).

quelque chose de spécifique, qu'on a pas encore déterminé, mais, sans lequel toutes les autres conditions biologiques et physiques, et sociales ne suffisent pas à expliquer toutes les formes du crime et le crime lui-même. »

D'autre part, au Congrès d'anthropologie criminelle de 1896, M. Ferri disait à nouveau :

« Le tempérament est à l'individu ce que la race est au peuple, c'est-à-dire la base physio-psychique en grande partie héréditaire et innée, en partie acquise qui détermine chez eux des aptitudes, des tendances, des énergies originaires qui donnent le cachet de leur personnalité individuelle ou collective à travers les âges de l'histoire aussi bien que dans les différents milieux géographiques.

« Puisque le crime est un phénomène de pathologie individuelle et sociale en même temps (effet résultant de trois ordres de facteurs anthropologiques, physiques et sociaux qui en constituent la genèse naturelle), il est évident qu'aux recherches analytiques de l'anatomie, de la biologie et de la psychologie criminelles, il faut adjoindre dorénavant les recherches synthétiques sur la personnalité bio-psychique de l'homme criminel en tant qu'il a un tempérament personnel et qu'il fait partie d'un groupe éthique spécial. »

L'homme est membre d'une collectivité; il réagit d'une façon spéciale aux actions du milieu physique et social dans lequel il est placé; c'est dans ce facteur personnel, dit M. Ferri, qu'on doit « chercher et voir le *critérium* pour classifier les tempéraments dans leurs rapports avec la vie sociale de l'individu ». C'est dans

ce but qu'on peut bien parler d'un tempérament criminel qui a des symptômes organiques et psychiques bien précis pour tous ceux qui ont l'habitude mentale d'étudier les criminels non pas sur les livres, mais dans les prisons, les asiles d'aliénés et dans la vie libre ».

Nous avons étudié le criminel, voyons maintenant quels caractères généraux nous offrent les manifestations de leur « tempérament » au milieu de la société.

C'est d'abord le début dans le crime de très bonne heure.

A l'indiscipline passive de l'enfant font bientôt suite des phénomènes actifs. Nous avons vu avec M. Kahn que le milieu importait peu ; les délits sont mieux connus dans les familles pauvres ; leur nature différente relève des contingences sociales. Pour marquer ce début dans le crime, il ne faut pas s'en rapporter à la date de la première répréhension officielle. Celle-ci ne vient souvent qu'à la suite de multiples méfaits. Tel qui, à neuf ou dix ans, pratiquait déjà des vols de toute sorte, et en particulier le vol à l'étalage, voit seulement à quinze ou vingt ans se refermer pour la première fois sur lui les portes de l'établissement pénitentiaire.

Le début est donc très fréquemment spontané. Quelquefois une maladie grave semble en être le point de départ (nous avons observé des cas très nets) ; quelquefois aussi un changement de milieu, des conditions de vie nouvelles marquent l'entrée dans la carrière criminelle. Cette adoption tardive est rare ; comme le dit lui-même M. Tarde « on y est jeté dès la naissance ».

La marche est, dans les cas typiques, inéluctable. C'est la récidive¹ et là encore il faut bien se dire que la récidive palpable, punie par la loi, n'est qu'un épisode, extrait par surprise d'une longue série d'actes répréhensibles, antisociaux. Tous les auteurs s'accordent à en reconnaître la fréquence ; le régime pénitentiaire semble la développer ; l'instruction en est un des facteurs indirects. Cette récidive, avons-nous dit, est presque fatale, malgré des conditions intérieures et extérieures défavorables à son développement. La raison est impuissante à maîtriser la tendance instinctive.

Très souvent de jeunes criminels nous ont répondu : « C'est plus fort que moi » ; et il ne faut pas voir dans ces mots une excuse complaisamment abandonnée pour satisfaire de vieux restes de conscience morale. La cause n'en est pas non plus aux conditions sociales défectueuses créées par une première punition. Non ; malgré le patronage, malgré le traitement moral, il y aura toujours un tant pour 100 d'incorrigibles.

Del Greco nous dit qu'on peut « dans une certaine mesure éliminer quelques-unes seulement des causes connues de nos jours et des innombrables agents physcobiologiques et psychosociaux qui sont à la

¹ Les tristes réalités que j'ai observées, dit M. Chesterton, me contraignent à dire que les neuf dixièmes au moins des malfaiteurs d'habitude n'ont le désir ni l'intention de renoncer à leur genre de vie. Ils aiment le vice auquel ils se sont adonnés. « O Dieu, que c'est donc bon de voler ! quand encore j'aurais des millions je voudrais tout de même être un voleur » ai-je entendu dire à un jeune coquin ». Maudsley, *Crime et folie*, p. 23.

racine de tout acte criminel. Toutefois, bien que nous ne puissions espérer d'empêcher la formation du criminel dont les causes sont si nombreuses et si profondes, nous devons nous appliquer en premier lieu à empêcher la formation du caractère criminel dans l'homme. »

Il conclut qu'une thérapie efficace du crime constituerait une tâche presque surhumaine.

C'est donc qu'il s'agit de quelque chose de plus intime, de plus profond. M. Kahn dit à ce sujet : « Dans la plupart des cas, les causes de tous ces délits se trouvent dans la constitution physiologique ou psychologique de l'enfant. Et pour le cas où les causes paraissent être sociales, il y a bien à se demander si ces causes sociales ne résolvent pas, pour tout ce qui touche ces questions, à des causes psychophysiologiques. Rien ne nous étonnerait si les raisons profondes en étaient dans le tempérament et la constitution intime de ces individus. »

Nous avons décrit là des cas typiques. Ils constituent une grande partie des criminels. Quant aux formes multiples du délit, nous croyons, avec M. Ferri, que chacune reconnaît à sa base cette orientation particulière, anormale, de la réaction aux agents extérieurs, déterminée par un facteur biologique commun à toutes : le tempérament.

La modalité secondaire de cette réaction relève au contraire des autres causes extrinsèques, et en particulier des causes sociales.

En résumé, M. Enrico Ferri a essayé de démontrer que chez tout délinquant, il y avait un facteur biolo-

gique du crime, spécifique ; il l'appelle tempérament criminel.

Celui-ci, quelquefois acquis, relève avant tout et par-dessus tout de l'hérédité, plus spécialement de l'hérédité alcoolique.

Il s'accompagne très souvent de troubles psychiques, pouvant se caractériser par de simples anomalies dans l'émotivité ; mais aussi par des stigmates moraux plus ou moins accusés. Les facultés intellectuelles sont fréquemment intactes.

Dans les cas très marqués, le tempérament criminel suit une marche régulière, fatale. Il se manifeste dès l'enfance et débute soit spontanément, soit sous l'influence de causes extrinsèques (sociales, physiques) ou intrinsèques (maladies, puberté).

A un degré moindre, il peut donner lieu à des manifestations isolées, aberrantes, qui demandent des excitations puissantes ou d'une nature spéciale.

Il ne repose sur aucune base anatomique connue. Les lésions macroscopiques ou histologiques décrites dans le cerveau des criminels, rapportées par Lombroso, étudiées plus récemment par Roncorini n'ont rien de spécifique ¹. Les anomalies pathologiques ont

¹ Ces caractères hysto-morphologiques ne sont pas constants ni dans l'épilepsie dégénérative, ni dans le criminel-né. C'est que pas même les anomalies morphologiques des autres parties du corps ne sont constantes. Nous savons, en effet, que le 16 pour 100 même des épileptiques est sans ou presque sans anomalies dégénératives et que seulement 29 pour 100 a vraiment le type de la dégénération.

Roncorini, Anomalies hysto-morphologiques chez les épileptiques et les criminels (*Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle*).

de l'importance, en tant qu'épines irritatives pouvant mettre en jeu le pouvoir réactionnel de la cellule nerveuse.

C'est donc un trouble dynamique dont il faut chercher le fonds, moins dans une altération organique que dans une composition physico-chimique de l'élément cellulaire. On ne doit pas s'étonner de l'absence de tout substratum anatomique décelable quand on voit nous échapper les modifications histologiques qui président à la plupart des psychoses.

Toutes ces données sont absolument superposables à ce qu'ont décrit MM. Mairet et Ardin-Delteil chez les prédisposés héréditaires à l'aliénation mentale.

§ 5. — DIAGNOSTIC DU TEMPÉRAMENT CRIMINEL

Nous avons déjà signalé, tout au début de cette étude, que tout l'effort de l'Ecole Lombrosienne tendait à établir un type physique qui trahirait l'état dynamique des centres nerveux tel qu'on l'observe chez les criminels et tel que nous venons de l'étudier. Ce type caractérise la catégorie des délinquants qu'elle appelle les criminels nés.

Cette notion a été repoussée avec véhémence par la plupart des criminologistes. Nous pouvons, semble-t-il, en résumer les objections capitales en quelques propositions.

Les signes anatomiques décrits avec tant de luxe de détails par l'Ecole italienne sont presque tous des signes de dégénérescence. Cette notion résulte des tra-

vaux de Morel, de Magnan et ses élèves, de Féré, des constatations de Laurent. Opposée à la théorie de Lombroso, dans un rapport très serré de MM. Houzé et Warnots, au Congrès d'anthropologie de Bruxelles, les discussions ont fait connaître le nombre considérable de leurs partisans.

Mais on n'est pas autorisé de ce fait à considérer le criminel comme un dégénéré dont les anomalies physiques nous feraient préjuger de son état psychique.

Le Dr Baer, de Berlin, consacre à la théorie dégénérative une critique en règle ; M. Dallemagne en résume ainsi les principaux arguments. « Il n'y a aucune particularité dans l'organisation de l'homme qui puisse nous indiquer que cet homme est un criminel. Bien des criminels sont irréprochables de forme et d'allure et un grand nombre d'individus difformes ne témoignent d'aucune inclination au crime. Quand l'organisation intervient dans la genèse du crime, c'est que nous avons affaire à un malade. Les criminels peuvent présenter des anomalies corporelles, mais celles-ci n'impliquent ni infériorité psychique, ni infériorité morale.

Les tares dégénératives ne sont, chez les délinquants, que des phénomènes concomitants. »

Enfin l'auteur allemand établit que ces tares dépendent souvent de troubles nutritifs de la première enfance et il s'appuie en cela de l'opinion de Meynert, des travaux de Mathusius, Darwin, Nehring, Ranke, des constatations et allégations de Baginsky, Henosch, Hirsch, Monti.

Citons encore contre l'assimilation du criminel à un dégénéré, les études de Marandon de Montyel, celles

du D^r Paul Naecke, de Hubertusburg, les restrictions de Legrain. De même donc, qu'en psychopathologie, on démontre que les signes de dégénérescence n'ont aucune corrélation avec la variété infinie des altérations mentales, de même ces stigmates ne présentent aucune corrélation établie avec les différentes formes des types antisociaux.

Pour nous, il est à l'heure actuelle impossible de retrouver les signes de ce dynamisme des centres nerveux ailleurs que dans l'étude des actes¹. Ils sont les seuls phénomènes qui traduisent directement l'état fonctionnel des éléments cellulaires mis en cause et qui, par suite, permettent à l'observateur de préjuger de leur anomalie.

De même, avons-nous vu, ne trouve-t-on la trace de la débilité rénale ou hépatique que dans l'évolution spéciale et les manifestations particulières des maladies auxquelles elles prédisposent.

La différence entre ces états ne tient en somme qu'aux propriétés physiologiques distinctes des appareils mis en cause, et si nous sommes arrivés à concevoir chez eux l'existence possible de lésions analogues, dynamiques, originelles, c'est précisément à cause des

¹ Courjon, après avoir résumé les caractères des débiles moraux, en condense ainsi les particularités différentielles.

« Ils se distinguent des revendicateurs et des interprétants par leur systématisation beaucoup moins grande, des fous moraux par une atrophie moins complète du sens moral et par une intelligence qui est toujours peu développée; ils se rattachent, cependant, à cette dernière forme. Ils se distinguent des délinquants du droit commun par leurs caractères psychiques et leurs tendances morbides. » (Courjon, *les Débiles moraux à réactions antisociales*, thèse Paris 1908).

caractères généraux communs que nous présentait ces troubles dans leur origine et dans leur évolution. Résumons-les brièvement.

Nous avons vu dans chaque cas le rôle génétique joué par l'hérédité ; celle-ci peut créer soit des types organiques originellement anormaux (prédisposition-germe de Mairét) qui évoluent fatalement en dehors de l'influence de tout agent extérieur¹, soit des lésions plus faibles qui demandent, pour se manifester, le concours de causes adjuvantes (prédisposition-terrain de Mairét). Ces conditions, d'autant moins actives que les altérations sont plus légères, abondent dans tous les milieux où l'organisme se trouve placé ; elles sont, pour ainsi dire, son ambiance normale, de même que les manifestations symptomatiques de la tare héréditaire sont en quelque sorte le fonctionnement physiologique normal pour l'élément organique touché.

C'est là une division toute schématique. Il y a entre ces deux groupes des transitions insensibles dues à des intensités variables du vice cellulaire dynamique qui en constitue la base.

On avait objecté à MM. Gilbert et Lereboullet, contre le rôle de l'hérédité, que le genre de vie commun aux membres d'une même famille pouvait être pour beaucoup dans la genèse de l'ictère acholurique. On a dit

¹ Il apparaît nettement que cette influence d'un agent extérieur n'existe pas lorsqu'on voit plusieurs frères ou sœurs ayant vécu dans des conditions très différentes subir à un même âge une maladie absolument semblable, caractérisée par la progressivité, l'inéluctabilité et un complexe anatomique indépendant de toute réaction de défense ou d'inflammation (Raymond, conférence au Collège royal de Londres, in *Presse médicale* du 22 juin 1908.

aussi que les descendants du criminel l'étaient eux-mêmes devenus, moins parce qu'ils avaient été conçus dans le crime, que parce qu'ils y avaient été élevés et instruits.

Une réponse commune s'impose : M. Gilbert a fait remarquer qu'on ne constate pas toujours des écarts d'hygiène dans la famille des ictères acholuriques ; nous avons relaté plus haut les cas fréquents d'une éducation normale ; nous avons également signalé qu'une hygiène défectueuse du sens moral arrivait rarement à créer de toutes pièces le criminel vrai.

Au sujet du début et de l'évolution, nous avons vu que ces lésions pouvaient se manifester soit dès la naissance, soit à un âge déterminé et en particulier à la puberté. Leur éclosion nécessite parfois une cause adjuvante.

La marche est progressive. Si les manifestations sont atténuées et peuvent disparaître sous l'influence de l'hygiène et du traitement, souvent inefficaces, elles reparaissent à la moindre cause.

Les types cliniques peuvent être différents. Ceci tient à des actions contingentes, à des associations causales dont il est quelquefois difficile de démêler la part qui revient à chacune et de dévoiler la base commune sur laquelle elles ont agi.

Enfin il y a des cas aberrants, isolés, que ni l'hérédité, ni les agents extérieurs ne peuvent expliquer suffisamment. S'ils sont une objection à l'influence héréditaire pure, ils constituent une preuve de plus en faveur de l'existence d'un trouble dynamique primitif, mais dont l'origine, pour ces cas particuliers nous est inconnue.

M. le Dr Raymond, dans sa conférence du 22 juin 1908 au Collège royal de médecine de Londres, traitait des maladies familiales du système nerveux et décrivait ce qu'il appelle « la senescence physiologique prématurée de certains systèmes organiques. »

Au point de vue étiologique, il signale le rôle important des conditions qui ont présidé à la fécondation, à la gestation, du milieu dans lequel l'enfant se trouve placé après la naissance, de l'évolution même de l'individu dont les glandes à sécrétions internes, par exemple peuvent jeter dans la circulation des substances toxiques pour les cellules nerveuses. « Que ce soit indirectement, ajoute-t-il, par ce mécanisme ou par un autre, ou bien directement, c'est toujours l'hérédité qui domine leur étiologie. »

Déjà M. Raymond avait montré qu'en fait les maladies familiales représentaient de vrais stigmates de dégénérescence dans la race. Sachs a soutenu la même opinion.

Ces diverses névropathies, conclut-il, sont donc des états de dégénérescence, elles traduisent l'infériorité de certains départements nerveux, une malformation héréditaire totale ou partielle de telle ou telle partie de l'axe cérébro-spinal. Il s'appuie en cela sur les travaux de Gowers, Edinger. Je ne crois pas, ajoute-t-il, que cette senescence « soit limitée au cadre pourtant vaste des maladies familiales du système nerveux, ni même à celui des maladies familiales ou héréditaires envisagées dans leur ensemble. J'ai la conviction qu'il y a là un grand processus morbide qui mérite de prendre place à côté des deux processus d'intoxication et d'infection

qui dominent de nos jours la pathologie médicale. »

Un rapprochement ne s'impose-t-il pas entre cet état dégénératif que M. Raymond appelle la « sénescence physiologique prématurée » et la débilité rénale de M. Castaigne, la prédisposition à l'infection des voies biliaires de M. Gilbert, la débilité morale qui caractérise le tempérament criminel ?

Il s'agit dans tous ces cas d'une dégénérescence non pas acquise, mais originelle, innée, « physiologique », de certains systèmes organiques et, dans ces systèmes, d'un ou de plusieurs groupes d'éléments cellulaires plus spécialement attachés à telle ou telle fonction.

Que cette fonction soit en rapport avec la vie sociale de l'individu, n'apparaît-il pas, malgré une symptomatologie toute particulière, qu'elle peut être troublée par des lésions similaires ?

Si le terme « sénescence » implique surtout l'évolution, les expressions débilité, dynamisme ont trait à la réaction, à l'irritabilité cellulaires dans le conflit de l'élément organique et du milieu. L'étiologie est la même : l'hérédité ; la sénescence s'accompagne de troubles réactionnels, les perturbations dynamiques coïncident souvent avec une évolution plus rapide vers le « vieillissement ».

C'est là, en somme, un processus morbide analogue qui détermine chez l'individu une manière d'être anormale, mais physiologique pour lui, et qui en fait un type à part dans la collectivité.

Toute la différence apparente qui existe entre le débilité moral et les états plus spécialement pathologiques (nous avons vu que ce n'étaient pas des maladies au

sens propre du mot), tient, croyons-nous, au développement plus tardif de la sensibilité morale dans l'évolution générale des êtres, au rôle très complexe joué dans son édification par les nécessités de la vie collective, et enfin, pour un individu donné, aux multiples dépendances qui unissent cette faculté à l'organisme tout entier, au système nerveux, au milieu dans lequel il vit.

Toutefois, nous sommes loin de prétendre que le tempérament criminel soit toujours d'origine héréditaire. De même qu'il y a une débilité rénale acquise, un hépatisme secondaire à des atteintes primitives du foie, toxiques ou infectieuses, de même, les altérations accidentelles du système nerveux (traumatismes, infections et en particulier syphilis) peuvent déterminer chez des individus, exempts jusque-là de toute tare, un état de débilité morale qui se traduit par des manifestations criminelles, par des réactions antisociales, d'autant plus remarquées qu'elles étaient plus inattendues.

Cette manière de réagir devenue ainsi anormale et tout à fait semblable à celle des héréditaires nous oblige à concevoir une perturbation dynamique analogue, créée dans ce cas par les troubles pathologiques qui ont lésé accidentellement les éléments nobles du cerveau¹.

Rappelons cependant que, chez beaucoup de sujets, l'atteinte du système nerveux a pu mettre en relief un

¹ Ce sont, dit Audenino (*VI^e Congrès d'anthropologie criminelle*) des « criminels nés acquis ». Ils n'ont pas le type parce que le dérangement s'est produit au moment où les parties extérieures avaient commencé leur développement. Le système nerveux seul a été atteint.

dynamisme latent, en déterminer l'éclosion ; et les phénomènes antisociaux consécutifs sont plus alors le résultat de la prédisposition originelle que d'une débilité morale acquise, secondaire à la maladie.

Les difficultés, déjà sensibles lorsqu'il s'agit de déceler l'étiologie du tempérament criminel, deviennent considérables dès qu'on veut en apprécier le degré et déterminer la mesure dans laquelle il a provoqué des manifestations apparentes, symptomatiques. Les actes qui sont, avons-nous dit, les seuls éléments de diagnostic relèvent d'une série de facteurs (y compris le facteur personnel) dont il est difficile d'établir le rôle respectif. Pour un acte criminel donné, il est nécessaire, pourrait-on dire, qu'ils forment une somme constante, mais chacun d'eux peut prendre à sa constitution une part très inégale et très variable suivant son coefficient d'action, suivant aussi son degré d'intensité. Ils exercent également les uns sur les autres une influence réciproque, s'ajoutent ou s'opposent, se complètent ou se détruisent. Parmi eux se trouve presque toujours la débilité morale qui en est la base fondamentale ; elle est plus ou moins accusée chez chaque sujet ; il y a, en effet, des individus à tempérament criminel larvé et, comme nous l'a répété souvent M. le professeur agrégé Etienne Martin, « il existe dans la gamme des anomalies morales la même variété que dans les processus de dégénérescence intellectuelle ; on peut établir un parallèle entre l'idiotie intellectuelle incurable et l'idiotie morale, entre la simple arriération qui est susceptible d'une rééducation sociale et la débilité morale légère ».

DEUXIÈME PARTIE

COMMENT LA CONCEPTION DU TEMPÉRAMENT CRIMINEL NOUS PERMET D'EXPLIQUER LES ACTES ANTISOCIAUX DES ALCOOLIKES, DES ÉPILEPTIQUES, DES ALIÉNÉS

§ 1. — CRIME ET ALCOOLISME

Partout on a noté une augmentation de la criminalité parallèle à celle de la consommation de l'alcool. Au Congrès d'anthropologie de 1896, M. Boissier disait : « Dans certaines régions, l'alcoolisme et le crime étaient à peu près nuls il y a vingt-six ans, avant l'invasion du phylloxéra. Après cette époque, les mauvaises liqueurs distillées y sont entrées en usage et bientôt après la moralité a notablement baissé dans la génération directement alcoolisée. Mais, depuis que la génération issue de celle-ci est parvenue en âge de se manifester par des actes, le crime est devenu au moins trois fois plus fréquent que dans la génération directement alcoolisée, toutes choses égales d'ailleurs. »

De ces constatations, il résulte que l'alcool agit surtout en tant qu'agent puissant de dégénérescence. Mais il a aussi une action directe, immédiate sur l'organisme, dont il met en jeu les réactions. Si celui-ci est

sain, s'il a une « manière d'être physiologique » normale, peu d'effet ; si c'est, au contraire, un organisme taré héréditairement, il donne lieu à des manifestations caractéristiques hors de proportion avec l'excitation, désordonnées, mais toujours à peu près orientées dans le même sens pour un même sujet.

Le rôle de l'alcool comme agent de dégénérescence a été observé et décrit par une foule d'auteurs. Nous en citerons seulement quelques-uns. C'est d'abord Magnus Huss en Suède (1852), puis Morel (1857) qui lui attribua avec une précision parfaite l'affaiblissement du sens moral chez les buveurs et leur descendance.

Esquissée par Legrand du Saulle, l'étude de l'alcoolisme fut brillamment traitée par Magnan, Motet, Baer.

Lentz admit deux espèces de transmission héréditaire :

- 1° L'une directe, la tendance à l'ivrognerie ;
- 2° L'autre modifiée, caractérisée par une irritabilité réflexe extrême. La perversion des instincts manifestée dès le bas âge, l'absence frappante de sens moral ont souvent pour seule cause l'alcoolisme des parents.

Le Dr Legrain dit que les alcooliques engendrent des dégénérés qui, à leur tour, procréent des alcooliques, « cercle vicieux que l'alcool entretient ».

De Vacleroy, au Congrès d'anthropologie de 1892, faisait une communication traitant de l'influence de l'hérédité alcoolique sur la folie et la criminalité et accumulait les preuves de l'action nocive de ce toxique sur la descendance.

Nous avons vu précédemment que MM. Mairet et Ardin-Delteil ont montré que cette hérédité fournissait la plus forte proportion de tarés nerveux parmi les descendants.

Nous avons également cité le cas de la famille « Zéro » étudié par le Dr Joeger. Elle pourrait illustrer, dit Ladame, la « blastophtorie » décrite par Forel.

M^{me} Tarnowsky donne en exemple la famille de l'ivrogne Jukes, bien connue en Amérique.

Sur 709 descendants, on compte :

106 vagabonds ;

181 prostituées ;

142 mendiants ;

64 indigents recueillis dans les asiles ;

76 criminels (7 meurtriers).

Tous étaient des alcooliques. Dans la cinquième génération, toutes les femmes étaient des prostituées, tous les hommes des criminels.

L'alcool a donc une influence considérable sur la descendance de l'individu primitivement intoxiqué. Sur le sujet lui-même, s'il est sain et exempt de toute tare héréditaire ou acquise, le toxique trouve une résistance étonnante, surtout au point de vue cérébral ; la folie alcoolique ne survient que lentement, au dernier degré de l'ivrognerie.

Quant aux manifestations de l'intoxication alcoolique aiguë, plus spécialement en rapport avec les phénomènes criminels, elles se traduisent au début par une augmentation de l'activité psychique fonctionnelle, due à des processus chimiques fluxionnaires. La mémoire est plus active, l'activité plus grande, il existe

un plus grand besoin de mouvements musculaires. Mais la conscience est intacte et l'intéressé possède encore un certain contrôle sur lui-même.

Au fur et à mesure que l'agent toxique agit, toute une série de représentations esthétiques et de jugements moraux, qui sont précisément les éléments du contrôle personnel, disparaissent graduellement et insidieusement. A cette période, l'homme ivre se laisse aller, se dépouille de l'enveloppe qui refrénait ses tendances profondes. Il expose ses défauts, ses qualités, dévoile des secrets qui lui ont été confiés. Il met à nu son moi intime.

Enfin l'obnubilation de la conscience devient absolue. Les sens se troublent, il se produit des hallucinations et des illusions. La scène se termine par une stupeur profonde, de l'embarras de la parole et des mouvements.

Mais l'étude de l'ivresse simple allant jusqu'à l'inconscience ne suffit pas à élucider la production des manifestations criminelles. On sait, en effet, empiriquement que sous l'action de causes accidentellement réunies, les états psychiques peuvent prendre une forme tout à fait différente de la forme ordinaire de l'ivresse. Il y a, en somme, un état de réaction pathologique à l'influence de l'alcool. Cet état est le plus souvent occasionné par des facteurs constitutionnels prédisposants.

Ils créent tout d'abord une intolérance vis-à-vis de l'agent toxique : il suffit par suite d'une dose minime pour provoquer l'éclosion des phénomènes anormaux caractéristiques de la prédisposition.

Celle-ci est accompagnée ou non de stigmates. Elle est le plus souvent héréditaire et héréditaire alcoolique ; elle peut être acquise et M. Pierret a insisté sur le rôle pathogénique joué par ce qu'il appelle « la cicatrice » dans la genèse des troubles nerveux.

Quoi qu'il en soit de l'origine de la tare nerveuse, les manifestations produites par l'intoxication alcoolique aiguë sont donc très variables suivant les sujets, et pour un même sujet à peu près toujours identiques, toutes autres conditions étant égales.

Si chez l'un, elles sont caractérisées par du délire, chez un autre par des convulsions, chez un troisième par des phénomènes d'excitation psycho-motrice, chez un autre enfin par des actes criminels ; ne peut-on penser que ceux-ci reconnaissent à leur base la perturbation dynamique originelle qui constitue le tempérament criminel, comme les précédentes relevaient de prédispositions héréditaires ou acquises bien définies !

« Plus la nature de l'homme est pathologique depuis la naissance, dit Kowalesky, plus elle abonde en éléments essentiels de la criminalité-née, plus l'alcool agira fort, vite, complètement... La consommation de l'alcool enlève au criminel-né¹ son masque de réserve et d'équilibre extérieurs ; une faible dose suffit à éveiller en lui la bête féroce et contribuer à la manifestation de ses véritables origines d'existence. »

L'action qu'exerce l'alcoolisme chronique est incomparablement pire. Nous avons signalé déjà que chez des individus sains, exempts de toute tare, le système

¹ Nous avons exprimé pages 13 et 31, les restrictions que nous jugeons nécessaires d'opposer à la théorie du criminel-né.

nerveux central résistait étonnamment. A un degré très avancé cependant, même chez des personnes nées non corrompues et sans prédisposition héréditaire aucune, il peut créer dans la structure des éléments nerveux des modifications qui se traduisent par toutes les propriétés du criminel organique et donner parfois le tableau complet de l'insanité morale.

Quant aux personnes marquées de l'hérédité pathologique, la boisson anéantit complètement en elles l'équilibre extérieur et découvre la nature criminelle dans toute sa nudité.

M. Marro, au dernier Congrès d'anthropologie criminelle, insistait tout particulièrement sur la forme « homicide » prise le plus souvent par ces manifestations. L'intoxication alcoolique se retrouve, disait-il, dans 31 pour 100 des meurtres et 60 pour 100 des coups et blessures. Et il expliquait cette action en même temps que celle de beaucoup d'autres causes (âge, puberté, climat, influences physiol. ou patholog.) par un même phénomène d'hyperesthésie psychique, liée à la dilatation active vasculaire du système nerveux. Il y a un « accroissement d'activité nerveuse par lequel les excitations qui arrivent à l'écorce cérébrale se transforment plus promptement en incitations motrices... Un mot offensif, un geste, un refus, une raillerie suffisent maintes fois pour provoquer la plus grave réaction ».

Cette hyperesthésie ne peut expliquer à elle seule les manifestations criminelles ; si elle semble suffire parfois à déterminer une impulsion subite, immédiatement regrettée, on ne comprend pas comment elle

se traduit toujours chez l'un par des actes nuisibles à la collectivité, chez l'autre, au contraire, par des sentiments exagérés de pitié, de bonté, de probité. Ces réactions différentes réclament donc un autre facteur : le tempérament.

La déviation originelle des phénomènes nerveux physiologiques pouvait être apparente et s'être manifestée déjà par quelques stigmates caractéristiques ; mais elle pouvait aussi être latente ; la cause occasionnelle en a révélé l'existence, en affaiblissant le contrôle des autres facultés qui, parfois, la dissimulaient soigneusement.

« L'alcool, a dit M. Féré, est la pierre de touche de l'équilibre des fonctions cérébrales. » Il en révèle les faiblesses, les dysharmonies en les exagérant et en les rendant perceptibles. Chez l'antisocial, il fait apparaître la prédisposition originelle qui le poussait au crime, en la libérant des entraves qu'une intelligence parfois très développée et une éducation rationnelle y avaient apportées.

Et là encore un rapprochement s'impose à notre esprit. N'avons-nous pas vu que pour le rein, un toxique léger ne déterminant aucun phénomène pathologique dans un organe sain, suffisait à mettre en évidence la débilité rénale ?

Est-ce que partout en pathologie aussi bien dans les infections que dans les intoxications, la question du terrain ne se pose pas, dans l'explication pathogénique des symptômes, autant et souvent bien plus que la virulence des germes ou la nocuité du poison ?

Pourquoi des accidents rénaux dans un cas, hépa-

tiques dans l'autre? Pourquoi cet organe est-il si résistant, et celui-là si faible, qu'il suffit pour le troubler dans son fonctionnement de causes très légères dont un sujet normal n'est nullement incommodé?

Parmi les conditions étiologiques des maladies, le facteur personnel tient en pathologie générale une large place. Dans le domaine du système nerveux il intervient encore plus clairement et on ne doit pas s'étonner si, sous l'influence de toxiques légers par exemple, il se révèle une débilité morale héréditaire ou acquise, comme nous apparaissait dans les mêmes conditions la débilité rénale.

Nous avons étudié uniquement le rôle de l'alcool dans la détermination d'actes criminels; nous pouvons, croyons-nous, englober dans la même pathogénie tous les phénomènes antisociaux qui relèvent d'influences toxiques, climatériques ou pathologiques, d'une façon générale tous les états qu'on a décrits « d'inconscience pathologique ».

§ 2. — CRIME ET ÉPILEPSIE ¹

Les rapports entre le crime et l'aliénation mentale sont nombreux; ils sont encore plus étroits avec cette forme de psychopathie qu'on est convenu d'appeler l'insanité morale dans laquelle les malades raisonnent juste tout en agissant anormalement.

Pinel le premier porta son attention sur cet état par-

¹ L'épileptique, dit Tardieu, est pour la médecine légale un sujet plein de difficultés et de périls.

ticulier : « Un nombre considérable d'aliénés, dit-il, ne manifestent de troubles de leur état mental à aucun moment de leur maladie, et ne présentent que des altérations d'instincts comme si leurs facultés affectives étaient seules altérées. » Il conclut à l'existence d'une « manie sans délire ».

Après lui Mathey, Fodéré, puis Esquirol, Grohmann, Georget font des descriptions analogues.

Prichard décrit l'« insanité morale » et prétend que les variétés en sont aussi nombreuses que celles des sentiments et des passions et que la « Moral insanity » peut se manifester soit seule soit en même temps que d'autres affections nerveuses et mentales.

Kheil, Hofbauer, Heinroth, Guislain, Scipion-Pinel, Brierre de Boismont décrivirent après lui des états à peu près identiques; et lorsque Despine étudia la psychologie du for intérieur du criminel, il se convainquit de la présence parmi eux d'un grand nombre d'aliénés ou de descendants d'aliénés, constatant ainsi une parenté indubitable entre le cerveau vicieux du criminel et son état pathologique chez les aliénés. Mais il insista sur ce fait que si le crime est proche de la folie, il n'en est pas cependant la manifestation.

Ses observations furent confirmées par Thomson, Nicolson.

La liste serait longue des auteurs qui se sont occupés depuis très longtemps déjà des manifestations criminelles chez les aliénés, ou de la fréquence de ces derniers parmi les délinquants (J. Falret, Legrand du Saulle, Vingtrinier, Maudsley, etc., etc.

Virgilio observa que les criminels sont peu sensibles,

égoïstes, privés de sens moral, sujets à une succession rapide d'excitation et de dépression; leurs caprices de caractère sont fréquents et leurs actes sans but. Il a souvent constaté ces phénomènes chez les épileptiques.

Lombroso enfin, à la tête de nombreux criminologistes établit une identité presque complète entre le fou moral et le criminel-né. Il s'appuie sur la similitude de caractères physiques et psychiques découverts par lui chez le délinquant et assignés par les auteurs les plus récents (Krafft-Ebing, Hollander, Mendel, Magnan) à la folie morale et sur leur origine congénitale identique.

Mais l'auteur italien va plus loin : « Il existe dans l'épilepsie, dit-il, un trait d'union bien plus important, bien plus saisissable que l'on peut étudier sur une grande échelle, lequel réunit et fonde dans une même famille criminelle les fous moraux et les criminels. » Ils relèvent d'après lui d'une souche commune, la souche épileptique. Il ajoute : « Pour les profanes, qui n'aperçoivent dans l'épilepsie que l'accès convulsif ou ces formes singulières qu'on nomme absence et vertiges, etc., ce rapport pourrait paraître absurde; néanmoins, il ne l'est plus du moment où on embrasse, dans un même coup d'œil, non seulement les épiphénomènes les plus saillants de ces malheureux, mais aussi tous ces caractères dont l'ensemble constitue ce que j'appelle l'histoire naturelle de l'épileptique.

« C'est dans cet ensemble, assez peu connu de bien des savants épiléptologues, que nous allons trouver quelque peu exagérés tous les traits des fous-moraux et des criminels-nés. »

Et il passe en revue toutes les particularités physiques communes ; mais c'est surtout, dit-il, dans l'étude psychologique des épileptiques qu'on peut démontrer leur identité avec les criminels.

Ils peuvent embrasser comme eux une divergence intellectuelle énorme qui va du génie jusqu'à l'imbécillité. Nombreux sont les exemples d'épileptiques illustres : Mahomet, Napoléon, César, Pétrarque, Molière ont été soupçonnés de névrose ; Gustave Flaubert avait des crises typiques ; Dostoïewsky était aussi un épileptique. Tous les auteurs qui ont étudié le caractère de ces malheureux, en dehors de tout accès et de toute anomalie intellectuelle s'accordent à en reconnaître les analogies avec celui du fou moral et du criminel. Mais ils en signalent aussi les différences.

Ce sont surtout l'insanité morale et le caractère épileptique qui diffèrent, dit Kowalesky, et ce fait fut constaté déjà par Bombarda.

« De nature, ajoute-t-il, les épileptiques sont méchants, vindicatifs, moroses et chagrins, alors que les sujets atteints d'insanité morale ont le tempérament plus ou moins vif, mobile. » Ceux-ci, dans leurs actions manquent d'ordre, de système, de réflexion ; ils font preuve d'étourderie, sont portés à voler, mentir, simuler ; leur naïveté donne sujet à la raillerie ; les premiers au contraire, malgré leur impulsivité et grâce à la méchanceté et à l'esprit de vengeance sont parfaitement capables de concevoir un plan de vindicte, d'en méditer les moyens. A qui ignore leur maladie, ils inspirent la colère et l'indignation.

Dès leur jeune âge, les épileptiques sont renfermés.

dissimulés, quelque peu sots, méfiants, très présomptueux et impudents. Ils peuvent avoir par instant des manifestations de bonté et de douceur, suivies, du reste, d'une rudesse et d'une grossièreté encore plus grandes.

Au premier engagement avec l'existence, ils perdent pied, s'aigrissent. Ils sont sujets à des accès de colère fréquents, deviennent ivrognes, menteurs, impatientes.

Griesinger a dit le premier que leurs sentiments se dessèchent comme les couleurs. Falret les appelle des « difficiles à vivre », Legrand du Saulle « des égoïstes à cœur insensible », Samt des « hysteropileptischen Canaillen ».

Mais, dans leur caractère, tout est contradiction. Souvent, comme le dit Delasiauve « ils ont comme le vague instinct de leur impuissance, le sentiment de leur infirmité. Timides, circonspects, ils sollicitent en quelque sorte la pitié par leur douceur et, par les petits services qu'ils peuvent rendre, la protection et la sympathie. » Feige a signalé qu'ils sont fréquemment enclins à l'ascétisme et à la dévotion. Une douceur de brebis, une innocence angélique sont associés en eux à une impudence de cocher, à des jurons de halles ou à des querelles publiques. Enfin, le trait dominant, c'est l'impulsivité, l'impétuosité et un penchant aux actes subits. Ceux-ci surviennent souvent après une période d'isolement, de silence et de tranquillité. Ces grandes et soudaines fluctuations dépendent, selon Fischer, de leur propre disposition d'humeur malade, en relation elle-même avec le moindre changement dans le monde extérieur ; d'après Kirn, elles sont en

rapport direct avec la périodicité de tous les phénomènes propres à l'épilepsie.

Telles sont, très succinctement résumées, les particularités qui ont amené Lombroso à assimiler le criminel-né au comitial et dire du premier qu'il était un épileptique dont l'accès se prolonge pendant toute la vie.

Mais beaucoup d'auteurs se sont opposés à cette manière de voir.

Et tout d'abord le caractère épileptique a lui-même été contesté. Paul Boncour ne lui attribue pas de valeur spécifique. D'après Marchand et Nouet, les troubles du caractère, dit épileptique, ne sont, comme les accès eux-mêmes ou comme les troubles de l'intelligence, que des symptômes de maladie cérébrale. Cela explique pourquoi on peut le retrouver chez les déments précoces, les paralytiques généraux, les imbéciles, les débiles. On ne saurait, disent-ils, diagnostiquer l'épilepsie d'après les troubles du caractère. Certains épileptiques n'en présentent pas ; on les rencontre chez d'autres sujets qui, jamais, n'ont offert à l'observation d'accidents comitiaux, mais ils sont fréquemment associés à de la débilité mentale, et à de l'épilepsie convulsive, parce que ce sont là des symptômes fréquents qui caractérisent la méningite chronique de l'enfance ; chacun d'eux peut exister séparément.

Peixoto a dit d'autre part, qu'une parenté existe réellement entre l'épilepsie et la criminalité, parce que toutes les deux sont le produit de la dégénérescence, mais que ce serait une grande erreur de les identifier.

L'irritabilité psychique, peut dans certains cas con-

crets, dit Kirn, permettre de soupçonner l'existence de la névrose, mais jamais elle n'autorise d'assimilation.

Meynert a nié l'assimilation du génie et de l'épilepsie, Tamburini a contesté le rapprochement de l'épileptique et du criminel-né¹ ; Benedikt repousse toute confusion avec le fou moral.

Selon l'avis d'Angiolella, la différence tient principalement à ce que les centres modérateurs ne fonctionnent pas du tout chez le criminel, alors que chez l'épileptique ils cessent de fonctionner pendant les accès seulement. La névrose criminelle peut être accompagnée de l'épilepsie, mais ce sont deux états différents. Chez les criminels, les instincts antisociaux et égoïstes tiennent la place des sentiments qui entravent les premiers chez l'homme sain.

Del Greco nous dit à ce sujet : Les fluctuations individuelles de tout l'être humain se répercutent sur ses propriétés psychophysiques (tempérament, constitution) et psychosociales (caractère). Les psychoses et les névroses modifient aussi bien le tempérament que le caractère dans une direction déterminée pour chaque maladie. Il existe donc d'après lui des caractères hystérique, épileptique, etc..., mais par son caractère le criminel n'est ni hystérique, ni épileptique, ni psychopathe, bien que ses propriétés psychosociales et psychophysiques soient anormales.

Kowalesky, auquel nous avons emprunté une grande partie de ces considérations, est également défavorable à la théorie lombrosienne.

¹ Delteil dit également que leur parenté ne justifie nullement leur identification.

Enfin le caractère similaire des anomalies physiques a lui-même été combattu par Garel, Christian, Wildermuth.

Baer fait observer que, dans la thèse de Lombroso, l'épilepsie devait être très fréquente chez les prisonniers ; la proportion constatée par lui est loin de répondre à celle supposée par l'auteur italien. Thomson, Clarke, Baker disent que l'augmentation du nombre des épileptiques parmi les délinquants, comparé à leurs statistiques chez les non-criminels, est minime et sans signification.

Du reste, comme l'a fait remarquer M. Lacassagne au premier Congrès d'Anthropologie criminelle, l'épilepsie larvée est trop insuffisamment précisée pour en faire un élément de diagnostic de la criminalité.

L'explication de la criminalité par l'épilepsie n'est pas complète, dit M. Ferri, car, « beaucoup d'épileptiques ne commettent pas de délits quoiqu'ils vivent souvent dans un milieu analogue à celui qui fait pousser la plante vénéneuse du crime. »

M. Dallemagne résume : « Le crime est une chose, l'épilepsie en est une autre. Certains individus sont criminels quoiqu'épileptiques et nullement criminels parce qu'épileptiques. L'épilepsie peut prédisposer à des actes de violence, mais elle ne les procrée point par elle-même. »

Elle ne suffit point pour les engendrer de toutes pièces, car si cela était, la proportion serait fabuleuse des délinquants parmi les épileptiques.

Comment ceux-ci peuvent-ils, dans certaines circonstances, aboutir au crime ?

Krafft-Ebing, suivant les différentes altérations psychiques que présentent les épileptiques, distingue quatre groupes de manifestations :

1° La transformation générale et durable de la personnalité, dont nous avons décrit plus haut les traits les plus saillants ;

2° Des troubles élémentaires psychiques et sensoriels passagers qui apparaissent avant ou après une attaque ou encore dans l'intervalle des accès, et qui peuvent consister soit en hallucinations, soit en un état de confusion mentale avec prostration psychique, grande dépression du sentiment s'accompagnant fréquemment d'une irritabilité excessive de l'humeur. Ce sont souvent aussi des impulsions au meurtre, au vol, au suicide ;

3° Des complexes symptomatiques transitoires de troubles psychiques qui se manifestent soit à la suite, soit au lieu et place d'une attaque convulsive. On note surtout des états de stupeur, des états d'obnubilation mentale avec actes impulsifs, des états d'obnubilation avec angoisse (petit mal), avec délire hallucinatoire (grand mal), avec actes analogues à ceux du rêve mais coordonnés, faisant suite à des délires et à des représentations impulsives ;

4° Enfin la psychose épileptique constituée par une série d'accès de la folie transitoire précédente, se prolongeant, se répétant et se confondant les unes avec les autres¹.

¹ Pour déceler la nature inconsciente des phénomènes épileptiques beaucoup d'auteurs s'appuient sur la perte de la mémoire. Le

Ces altérations psychiques ne suffisent pas, croyons-nous, à déterminer le crime chez les épileptiques. Beaucoup de comitiaux sont devenus des délinquants sans les présenter, beaucoup aussi qui les offraient ne se sont pas transformés en criminels.

Il y a chez les antisociaux épileptiques un tempérament spécifique, qui n'est pas déterminé par la névrose, mais qui coexiste avec elle. Il peut influencer cette maladie en lui donnant une forme plus spécialement caractérisée par des symptômes morbides moraux; mais il est aussi sous sa dépendance directe.

Toutes les parties du cerveau sont intimement reliées entre elles, a dit Gower; et l'on comprend très bien que l'épilepsie puisse être la cause occasionnelle de réactions cellulaires déviées au point de vue moral, qui accompagnent les autres manifestations dynamiques de cette névrose, mais qui nécessitent une perturbation primitive dans le domaine du sens moral.

De même qu'elle ne crée pas le génie, elle ne crée pas non plus le crime. Elle met en évidence et exagère les particularités originelles du sujet qui en est atteint; heureux celui chez lequel ces particularités sont en rapport avec un développement plus grand des facultés intellectuelles en dehors de toute anomalie de l'affectivité.

Le débilité morale, au contraire, sera le plus souvent conduit par cette névrose à toute une série d'actes

Dr Audenino a fait remarquer au dernier Congrès d'anthropologie criminelle que la règle de Lasègue souffrait des exceptions. Tamburini, Lombroso, Samt, Ball, Lemoine, l'ont démontré par des faits et on doit admettre qu'il existe des manifestations épileptiques avec conscience.

nuisibles à la société et parfois à lui-même, car le suicide, qui n'est qu'une variété de la criminalité, n'est pas rare chez les épileptiques.

§ 3. — LE CRIME ET L'ALIÉNATION MENTALE

Parmi les aliénés devenus criminels, nous étudierons seulement deux groupes : les persécutés et les idiots ; encore ne le ferons-nous que très brièvement, il nous faudrait retracer sans cela la plus grande partie de la médecine légale des aliénés.

Le délire de persécution est une entité morbide qui englobe un grand nombre de maladies très disparates par l'évolution du délire. Il fut séparé du groupe des monomanies par Lasègue. Avant lui, en effet, Pinel avait décrit la manie raisonnante, Prichard la folie morale. Esquirol avait classé de tels malades dans les monomanies affectives. Calmeil, en 1839, les sépara des maniaques d'Esquirol et de la manie sans délire de Pinel.

Marc, en 1840, rattache la manie raisonnante à la monomanie, mais distingue deux variétés « la première porte le maniaque à des actes instinctifs automatiques qu'aucun raisonnement ne précède, la seconde détermine des actes qui sont la conséquence d'une association d'idées. »

Morel 1852, puis Marc 1862 établissent que ce sont le plus souvent des héréditaires.

Citons encore les observations de Tardieu, d'Auguste Voisin.

Après Lasègue, nous retrouvons les études de Tagnet sur les aliénés persécuteurs.

Falret à la Société médico-psychologique du 25 février 1878 résout définitivement la question :

« Il faut étudier, dit-il, deux variétés bien distinctes du délire des persécutions.

1° « Le délire de persécution classique avec ses phases successives, ses périodes, ses caractères multiples... ;

2° « Le délire de persécution chez les aliénés raisonnants qui a des caractères particuliers, ne se systématise pas et qui souvent, n'a pas d'hallucinations... »

Pottier, en 1886, distinguait également ces deux groupes.

Adoptant la division de G. Ballet dans son *Traité de Pathologie mentale* nous pouvons donc considérer deux formes principales : l'une qu'il range dans les délires systématisés chroniques et qui comprend :

1° La forme typique Lasègue-Falret et le délire chronique de Magnan ;

2° Les persécutés auto-accusateurs ;

3° Le délire systématique progressif d'auto-accusation.

L'autre qu'il classe parmi les états morbides continus du caractère ; ce sont les persécutés-persécuteurs.

Nous n'entreprendrons pas la description symptomatologique de ces différentes variétés. Mais il en ressort quelques faits capitaux que nous voudrions mettre en évidence.

Chez les persécutés-persécuteurs, la tendance persécutrice apparaît d'emblée et le choix d'un soi-disant persécuteur est précoce ; la systématisation est immé-

diate et définitive, elle ne présente ni évolution, ni transformation.

Ils n'ont, en général, pas d'hallucinations.

Ce sont des héréditaires. « Ils ont, dit Falret, des signes physiques de dégénérescence et des congestions. »

Ils présentent, fait remarquer Magnan, de la déséquilibration mentale, tare constitutionnelle qui accompagnera le sujet atteint « du berceau à la tombe et qui doit peser sur sa personnalité tout entière comme elle doit faire sentir son influence à toutes les époques de la vie. Or, le persécuté-persécuteur est avant tout un irrégulier, un asymétrique dont l'instabilité mentale apparaît dans les actes de l'existence ».

Nous croyons, après ce que nous avons observé chez les criminels alcooliques, chez les criminels épileptiques, que là encore, il faut admettre l'existence d'une perturbation dynamique originelle des centres nerveux, caractérisée par de la débilité morale. Le tempérament créé par elle sert de substratum aux conceptions délirantes; il leur donne aussi leur forme criminelle, de même que l'alcoolisme, l'épilepsie ne font que mettre en évidence une prédisposition latente qui, sans ces causes adjuvantes, aurait pu ne jamais se manifester.

Du reste, dans le délire de persécution systématisé chronique, ne distingue-t-on pas des persécutés passifs, des persécutés actifs? Les premiers accusent tout aussi violemment leurs soi-disant ennemis, les sentiments qu'ils nourrissent à leur égard sont tout aussi haineux que chez les actifs, mais ils se bornent à réclamer aide et assistance des autorités; ils s'enferment; certains

fuient (aliénés migrants). Les autres, au contraire, se révoltent, s'indignent et cherchent à se défendre primitivement. Ce sont, également, des persécuteurs.

La raison de ces différences? Pourquoi ces physiologies particulières des idées de persécution? Elles s'expliquent, comme le pense G. Ballet, par la nature même de l'état mental qui leur a donné naissance. On la retrouve parfois dès l'enfance par des traits de caractère spéciaux. Ils traduisent ce dynamisme des centres nerveux que nous avons étudié chez le criminel. Ici encore, la psychopathie en a provoqué les manifestations.

Dans la forme « auto-accusation », les sujets, dit G. Ballet, étaient timides, scrupuleux, sévères pour eux-mêmes, très peu expansifs, prompts au découragement, en même temps méfiants, susceptibles et orgueilleux.

« Le délire ne représente en quelque sorte que l'exagération dans le même sens de certains traits d'une personnalité déjà anormale. »

L'intelligence conserve, en général, toute sa vivacité.

Le substratum mental joue donc un rôle considérable dans le délire de persécution comme dans tous les délires. On conçoit parfaitement que s'il est constitué par de la « débilité morale » il peut donner lieu, chez le persécuté, à des manifestations antisociales. Si ces manifestations pouvaient être le résultat direct des interprétations délirantes, les crimes commis par les aliénés atteindraient des proportions énormes, bien supérieures à ce que l'on constate dans les asiles et dans les prisons.

Sous le nom d'idiotie, on désigne un syndrome psychique résultant d'un arrêt congénital ou acquis du développement cérébral.

M. Gilbert Ballet distingue, suivant le degré des lésions intellectuelles, l'idiotie proprement dite, la semi-idiotie, l'imbécillité, la semi-imbécillité.

Il y a de grands idiots qui ne sont susceptibles d'aucune éducation, il y a des idiots relativement éduqués.

Au point de vue moral, on peut, dit-il, observer plusieurs variétés d'arriérés psychiques : l'indifférent, le violent, le vaniteux, le coquet. De même, les imbéciles et semi-imbéciles offrent plusieurs types fixés d'après le trait dominant de leur caractère : l'orgueil, la vanité, la lâcheté, la perversion des sentiments moraux. L'imbécile pervers est essentiellement méchant et cruel.

Il est bien évident qu'au point de vue éthique on se heurte chez le faible d'esprit à la même insouciance et à la même paresse qu'au point de vue intellectuel. Il est avant tout égoïste ; tout ce qui porte atteinte à sa personnalité peut seul déterminer chez lui des états passionnels, et souvent alors ces mouvements de l'âme dépassent la limite normale. De même, il ne peut mettre en valeur que les conceptions morales d'autrui, conceptions qu'il fait très difficilement pénétrer dans sa mémoire. Souvent même n'y a-t-il de développé en lui que des notions égoïstes et d'ordre très inférieur de ce qui est utile et de ce qui est dangereux.

S'il a des conceptions théoriques éducatives suffisantes, il est absolument incapable, dans la plupart des cas, d'en faire une application judicieuse.

Il semblerait donc, d'après ces caractères, que les idiots dussent fréquemment verser dans le crime. Il n'en est rien.

On peut distinguer, en effet, de bons idiots et de mauvais idiots. Les premiers sont incapables d'une méchanceté; on peut leur confier la garde d'enfants; ils en prendront un soin jaloux; on voit souvent des semi-imbéciles se conduire parfaitement et ne s'attirer aucun reproche de leurs maîtres ou de leurs parents.

Les idiots mauvais, au contraire, sont dangereux pour leur entourage, ils font preuve, parfois, d'une méchanceté ou d'une cruauté inouïes; ils sont incendiaires, tueurs d'enfants, fraticides; Krafft-Ebing rapporte l'observation d'un idiot anthropophage; très souvent, on les voit poursuivis pour attentats aux mœurs.

Ces deux groupes diffèrent-ils par le degré de leurs lésions intellectuelles?

Aucunement; ils peuvent dans les deux cas aller du crétinisme absolu jusqu'aux états de faiblesse d'esprit les plus voisins de l'état normal.

Ici, ni l'éducation, ni l'intelligence, ni la volonté n'ont eu comme effet de modifier le fonds moral primitif de ces êtres. Leurs actes sont, pour ainsi dire, de purs réflexes.

Comment expliquer que certains sont invinciblement poussés au mal soit spontanément soit sous l'influence d'états passionnels, alors que les autres réagissent différemment à des causes identiques et pour des lésions intellectuelles sensiblement les mêmes?

Il faut donc admettre d'autres facteurs, et nous croyons que la débilité morale héréditaire de ces sujets permet seule de concevoir des variations aussi tranchées dans la symptomatologie sociale des arrêts de développement psychique.

CONCLUSIONS

I. — Les données de la clinique, de l'anatomie pathologique ont permis d'établir qu'il existait, pour chaque sujet, un état réactionnel spécial, un tempérament qui détermine, en grande partie, la forme de ses maladies.

II. — En ce qui concerne le système nerveux, dont dépendent les phénomènes d'adaptation sociale, de soumission aux lois morales, l'observation des criminels montre qu'ils sont doués d'une insensibilité morale relevant d'un dynamisme cellulaire particulier ; c'est ce qu'on appelle le tempérament criminel.

III. — Cette conception du tempérament criminel nous permet d'expliquer les rapports qui existent entre la criminalité et les différentes intoxications ou psychoses qui viennent se greffer sur le même individu ; les actes réactionnels antisociaux ne font pas partie du syndrome morbide de l'alcoolisme, de l'épilepsie, des délires de persécution, etc. ; ce sont des phénomènes surajoutés qui sont favorisés par la vésanie et qui dépendent du tempérament de l'individu. Nous comprenons ainsi pourquoi il n'y a qu'une infime minorité de ces malades qui soient réellement des antisociaux,

IV. — Malgré tous les efforts de l'Ecole italienne pour caractériser par un type anatomique les individus à tempérament criminel, nous ne croyons pas qu'il soit possible de dépister ce tempérament autrement que par l'étude des actes et des réactions sociales.

Ce dynamisme particulier du système nerveux qui est, dans la généralité des cas héréditaire et transmissible par l'hérédité, peut être la résultante aussi d'atteintes graves du système nerveux (traumatisme, syphilis).

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
LACASSAGNE

Vu :

LE DOYEN,
L. HUGOUNENQ

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 7 décembre 1908.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
P. JOUBIN

BIBLIOGRAPHIE

- ANGIOLELLA, L'impulsività nel carattere e nelle psicapatiche (*Il Manicomio moderno*, 1898).
- Génie et criminalité (*Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle*).
- Les Germes ethniques et psychologiques de la Camorra et du brigandage (*Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle*).
- AUDENINO, la Conscience dans les accès d'épilepsie (*Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle*).
- Pourquoi tous les épileptiques et les criminels-nés n'ont pas le type (*Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle*).
- AZAM, le Caractère dans la santé et la maladie.
- BAER, *Der Verbrecher in anthropologischer Beziehung*, Leipzig, 1893.
- BALLET (G.), *Traité de pathologie mentale*.
- Psychoses et affections nerveuses (*Leçons de clinique médicale*, Paris, 1897).
- BENEDIKT, Biologie und Kriminalisch Conference (*Actes des II^e et III^e Congrès d'anthropologie criminelle*).
- BOISSIER, Discussion du rapport Légrain (*Actes du Congrès d'anthropologie criminelle*, 1896).
- BOMBARDA, Locura moral e crises epilepsiformes (*la Medicina contemporanea*, 1899).
- BONCOUR (Philippe et Paul), les Anomalies chez les écoliers.
- BONCOUR (Paul), le Caractère épileptique chez l'enfant (*Progrès médical*, 21 décembre 1907).
- COMBEMALE, la Descendance des alcooliques.
- COURJON, les Débiles moraux à réactions anti-sociales (thèse de Paris, 1908).
- COUTAGNE, de l'Influence des professions sur la criminalité

(Actes des II^e et III^e Congrès d'anthropologie criminelle).

- DALLEMAGNE, *Stigmates anatomiques de la criminalité*.
— *Stigmates biologiques de la criminalité*.
— *Stigmates sociologiques de la criminalité*.
— *Théories de la criminalité*.
— *Dégénérés et déséquilibrés*.
— *Etiologie fonctionnelle du crime* (Rapport au III^e Congrès d'anthropologie criminelle).
- DEBOVE, ACHARD et CASTAIGNE, *Manuel des maladies des reins*.
DELASIAUVE, *Traité de l'épilepsie*, 1884.
DELTEIL, *Epilepsie psychique*, 1898.
DESPINE, *Psychologie naturelle*, 1868.
- DRILL, les Principes fondamentaux de l'Ecole d'anthropologie criminelle (Actes du III^e Congrès d'anthropologie criminelle).
- SIR DYCE DUCKWORTH, les Diathèses, le facteur personnel dans les maladies (*Presse médicale*, 19 février 1908).
- FAGGIANI (Ida), Considérations sur la criminalité des enfants (Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle, Turin, 1906).
- FALRET (J.), De la folie raisonnante ou folie morale (*Société médico-psychologique*, 25 février et 28 juillet 1878).
- FEIGE, Geistesstörungen der Epileptischer (*Vierteljahr f. Gericht med.*, 1895).
- FÉRÉ, *Dégénérescence et criminalité*, Paris, 1881.
— *La Famille névropathique*.
— *Les Epilepsies et les épileptiques*, Paris, 1890.
- FERRI (Enrico), Sur la valeur relative des conditions individuelles, physiques et sociales qui déterminent le crime (Congrès d'anthropologie criminelle, 1889).
— *Sociologie criminelle*.
— Le Tempérament criminel (Actes du Congrès d'anthropologie criminelle, 1896).
- FISCHER, *Archiv. f. Psychiatrie*, Bd. XV, H. 3.
- FLEURY (M. de), *L'Ame du criminel*.
- FOUILLÉE, *Tempérament et caractère*.
— *L'Enfance criminelle* (*Revue des Deux-Mondes*, 1897).
- GAROFALO, *la Criminologie*, 2^e édit., Paris, 1892.
— *Rapport au II^e Congrès d'anthropologie criminelle*.
- GARNIER (P.), la Criminalité juvénile (*Revue scientifique*, 12 avril 1902).

- GILBERT et LEREBoullet, *Communications à la Société médicale des hôpitaux de Paris*, 1900.
- GLÉNARD, *Communications à la Société médicale des hôpitaux de Paris*, 1900.
- GOUZER, la Théorie du crime (*Archives d'anthropologie criminelle*, 15 mai 1894).
- DEL GRECO, Temperamento e carattere nelle indagini psichiatriche criminale (*Il manicomio moderno*, 1898).
- Le Caractère criminel (Manicomio nocera, 1906, XXII, *Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle*).
- Sur le traitement moral des criminels-fous (*Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle*).
- GRENIER, *Contribution à l'étude de la descendance des alcooliques*.
- GUILLOT, *les Prisons de Paris et les prisonniers*, Paris, 1890.
- GUYAU, *Hérédité et Education*.
- HARTENBERG, *Physionomie et caractère*, Paris, 1907.
- HOUZÉ et WARNOTS, Existe-t-il un type de criminel anatomiquement déterminé ? (*Actes du III^e Congrès d'anthropologie criminelle*).
- JELGERSMA, Les caractères physiques, intellectuels et moraux chez le criminel-né sont d'origine pathologique (*Actes du III^e Congrès d'anthropologie criminelle*).
- JOLY (H.), *l'Enfance coupable*, Paris, 1904.
- KAHN, Traitement des jeunes criminels dans le droit pénal et dans la discipline pénitentiaire suivant les principes de l'anthropologie criminelle (*Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle*).
- KIRN, Die epileptischen Geisteszustände (*Alleg. Zeitschrift f. Psychiatrie*, Bd. XII).
- KOWALESKY, *Psychologie criminelle*.
- KRAFFT-EBING, *Médecine légale des aliénés* (trad. Remond, Paris, 1900).
- LACASSAGNE, *Traité de médecine légale*.
- Les Sentiments primordiaux chez les criminels (*Actes du III^e Congrès d'anthropologie criminelle*).
- LACASSAGNE et MARTIN, *Archives d'anthropologie criminelle*.
- LADAME, la Famille « Zéro » étudiée par le Dr Joeger (*Archives d'anthropologie criminelle*, 25 mars et 1^{er} avril 1908).
- LAURENT, *l'Anthropologie criminelle et les récentes théories du crime*, Paris, 1891.
- LE DANTEC, *Introduction à la pathologie générale*.
- LEGRAIN, Conséquences sociales de l'alcoolisme des ascendants

au point de vue de la dégénérescence, de la morale et de la criminalité (*Congrès d'anthropologie criminelle*, 1896).

LEGRAIN, *le Délire chez les dégénérés*.

LEGRAND, *les Invalides cérébraux* (thèse de Lyon, 1908).

LEGRAND DU SAULLE, *le Délire des persécutions*.

LENTZ, *de l'Alcoolisme et de ses diverses manifestations*.

LEROX, *les Persécutés-persécuteurs* (thèse de Paris, 1895-1896).

LETOURNEAU, *Physiologie des passions*.

LOMBROSO, *l'Homme criminel*, t. I et II, 2^e édit.

— *L'Homme de génie*.

— *Le Crime. Causes et remèdes*.

— *L'Anthropologie criminelle et ses récents progrès*.

— Parallélisme entre l'homosexualité et la criminalité-née (*Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle*, Turin, 1906).

MAGNAN, *l'Alcoolisme*.

MAGNAN et LEGRAIN, *les Dégénérés*.

MAIRET et ARDIN-DELTEIL, *Hérédité et prédisposition*.

MALAPERT, *le Caractère*.

— *Les Eléments du caractère et leurs lois de combinaison*.

MANOUVRIER, Existe-t-il des caractères anatomiques propres aux criminels ? (*Actes du II^e Congrès d'anthropologie criminelle*).

MARANDON DE MONTYEL, de la Criminalité et de la dégénérescence (*Archives d'anthropologie criminelle*, 15 mai 1892).

MARRO (A.), l'Hyperesthésie psychique et l'homicide (*Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle*, 1906).

MARTIN (Etienne), Discours à la Société d'Anthropologie de Lyon, 7 janvier 1905 (*Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon*, t. XXIV, Lyon, 1906).

— Cours, semestre d'hiver, 1907-1908.

MAUDSLEY, Crime et folie (*Collection Bibliothèque scientifique internationale*, Paris, 1880).

MONGOUR, *Traité des maladies du foie* (Collection Testut, Paris, 1905).

MOREL, *Traité des dégénérescences*.

MOTET, *Considérations générales sur l'alcoolisme*.

NORDAU (Max), *Dégénérescence* (traduction Dietrich, Paris, 1897).

ORCHANSKY, *Actes du II^e Congrès d'anthropologie criminelle*.

- OTTOLENGHI, *Epilepsia psisiche in criminali* (Arch. di Psichiatr., XII).
- PACTET et COLIN, *les Aliénés dans les prisons*.
— *Les Aliénés devant la justice*.
- PAULHAN, *les Mensonges du caractère, les Caractères*.
- PEIXOTO, *Epilepsia et crime*, 1897.
- PEREZ, *l'Education morale*.
— *Le Caractère de l'enfant à l'homme*.
- POULHÈS, *Criminalité juvénile et récidivistes* (thèse de Lyon, 1908).
- RAUBY, *des Aliénés criminels* (Arch. anthrop., 1894-1895).
- RAUX, *Nos jeunes détenus*, Storck, Paris, 1902.
- RAYMOND, Conférence faite au Collège royal de médecine de Londres (*Bulletin médical*, 24 juin 1908).
- REINACH, *les Récidivistes*, 1882.
- RIBÉRY, *de Caractère et le tempérament* (*Revue philosophique*, Paris, 1906).
- RIBOT, *Psychologie des sentiments*.
— *De l'Hérédité psychologique*.
— *Essai sur les passions*.
— *Les Maladies de la personnalité*.
- RONCORINI, *Anomalies morpho-histologiques chez les épileptiques et les criminels* (*Actes du VI^e Congrès d'anthropologie criminelle*).
- SANSOM, *l'Hérédité normale et pathologique*.
- SERGI, *Caractère général biopathologique qui prédispose au crime* (*Congrès d'anthropologie criminelle*, 1885).
- SOLLIER, *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile* (Alcan, Paris, 1891).
- TARDE, *le Philosophie pénale*.
— *Congrès d'anthropologie criminelle*, 1892.
- TAMBURINI, *Contributio alla psich. criminal* (*Rev. esperiment.*, 1886).
- TARNOWSKY (Mme P.), *les Femmes homicides*.
- TAVERNI et MAGNAN, *l'Enfance des criminels dans ses rapports avec la prédisposition naturelle au crime* (*Congrès d'anthropologie criminelle*, 1889).
- TEISSIER, *les Albuminuries curables*.
- THOMSON, *The heredity nature of crime*, 1870.
— *The psychology of criminals*, 1871.
- VOISIN, *l'Epilepsie*.
- VILDERMUTH, *Ueber degeneratio Leich. bei Epilept. und Idiot* (*Würtemb. med. Correspond.*, Bd. 1886).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	9
INTRODUCTION.	11

PREMIÈRE PARTIE

§ 1. Le tempérament. Définition. Rôle de l'hérédité.	17
§ 2. Rôle de l'hérédité dans les fonctions rénales.	
La débilité rénale	23
§ 3. L'hérédité dans les fonctions hépatiques . . .	26
§ 4. Le tempérament criminel. Hérédité, symptômes.	30
§ 5. Diagnostic du tempérament criminel	53

DEUXIÈME PARTIE

COMMENT LA CONCEPTION DU TEMPÉRAMENT CRIMINEL
NOUS PERMET D'EXPLIQUER LES ACTES ANTISOCIAUX DES ALCOOLIQUES,
DES ÉPILEPTIQUES ET DES ALIÉNÉS

§ 1. Crime et alcoolisme	63
§ 2. Crime et épilepsie	70
§ 3. Le crime et l'aliénation mentale	80
CONCLUSIONS	87
BIBLIOGRAPHIE	89

